

Ligue Communiste des Travailleurs



**L'économie capitaliste
selon Marx**



Editions Presse Internationale

L'économie capitaliste selon Marx

LCT - juillet 2008

Ce travail est le résultat d'un travail d'équipe, avec différentes « journées de formation » (les dernières en mai 2008), des militants de la Ligue Communiste des Travailleurs, la section belge de la Ligue Internationale des Travailleurs - Quatrième Internationale.

Il fait suite à une initiative antérieure sur le même thème, qui a donné lieu à une publication de plus grande envergure, disponible sur le site www.lct-cwb.be sous le titre *Eléments d'économie marxiste*. Cette circonstance nous permet de limiter ici les citations directes de l'œuvre de Marx, *Le Capital*, de laisser de côté ou de résumer certains aspects plus techniques et d'utiliser un style inspiré en premier lieu par un souci didactique.

L'« éditeur responsable », requis par la législation belge, est J. Talpe, rue de l'Elan 73-B10, 1170 Bruxelles.

2 €

Introduction

Nous voulons étudier pourquoi on continue à un rythme accéléré de fermer des entreprises quand il y a des besoins immenses non satisfaits dans l'humanité, ou tout simplement pourquoi notre pouvoir d'achat continue à baisser, alors qu'une petite minorité de millionnaires (0,7% de la population en Belgique¹) peut mener ce train de vie sans avoir à travailler.

Aujourd'hui, une grande partie de la population se rend compte que quelque chose ne marche pas avec notre **système** de production, mais les idéologues du capitalisme jurent qu'il n'y a pas d'autre système possible : "*La machine capitaliste n'est pas faite pour rendre les gens égaux. Elle crée de l'efficacité et de l'inégalité. ... Il faut sauvegarder son efficacité et ... trouver des mécanismes hors du marché pour réduire les inégalités.*"² Est-ce possible ? Même des gens 'de gauche' se résignent à que, au moins pour le moment, on ne peut rien faire contre le capitalisme et il faut donc essayer de l'humaniser. Nous pensons que si le capitalisme pouvait encore faire avancer le bien-être de l'humanité dans le 19^{ème} siècle, il est devenu actuellement un obstacle absolu. La question ne se pose plus s'il faut le remplacer par le socialisme, mais comment le faire.

Nous voulons comprendre pourquoi le mode de production capitaliste, malgré tous les développements de la technologie, n'est plus en condition de satisfaire les besoins mêmes élémentaires des gens.

Pour participer à ce débat, il faut étudier la théorie de Marx. « *L'erreur fondamentale de l'économie classique était de considérer le capitalisme comme la forme d'existence de l'humanité à toutes les époques, alors qu'il n'est qu'une étape historique dans le développement de la société. Marx commença par critiquer cette économie politique, il en exposa les erreurs, en même temps que les contradictions du capitalisme lui-même, et il démontra l'inéluctabilité de l'effondrement de ce régime. [...]*

« *Certains arguments de Marx [...] peuvent paraître oiseux, 'métaphysique'. En fait, cette impression vient du fait que l'on n'a pas l'habitude de considérer scientifiquement des phénomènes très familiers. La marchandise est devenue un élément si universellement répandu, si familier, de notre existence quotidienne, que nous n'essayons même pas de nous demander pourquoi les hommes se séparent d'objets de première importance, nécessaires à l'entretiens de la vie, pour les échanger contre de petits disques d'or ou d'argent qui n'ont par eux même d'utilité sur aucun continent. [...] Toutes les catégories de l'économie marchande sont acceptées sans analyse, comme allant de soi [...] Pour les déchiffrer, une analyse scientifique est indispensable.* »³

* * *

Dans un **premier chapitre**, nous allons voir comment fonctionne l'exploitation aujourd'hui, dans un monde où il y a des patron qui possèdent des entreprises et des travailleurs qui n'ont d'autre moyen de subsister que d'y aller travailler, dans le système « capitaliste ». Nous parlerons de valeur, de force de travail, de survaleur, et « *comment la survaleur naît du capital* ». Dans un **deuxième chapitre**, « *nous allons voir comment le capital naît de la survaleur* »⁴, comment les riches, ceux qui possèdent les entreprises, s'arrangent pour devenir de plus en plus riches. Dans un **troisième chapitre**, nous nous intéressons à l'ensemble de la production capitaliste, comment les capitalistes s'arrangent entre eux pour se répartir plus ou moins les tâches dans cette production, sachant que, « *les capitalistes, bien qu'ils se comportent en faux frères dans leur concurrence entre eux, constituent néanmoins une véritable franc-maçonnerie vis-à-vis de l'ensemble de la classe ouvrière* »⁵. Dans un **quatrième chapitre**, nous analysons plus en détail certains mécanismes de répartir la survaleur entre producteurs, vendeurs, financeurs et rentiers. Et dans un **cinquième chapitre**, nous analysons les limites du système capitaliste et nous cherchons à mieux comprendre pourquoi, en dépit de toutes les avancées technologiques, la grande majorité de la population devient de plus en plus pauvre.

¹ Le Soir 25.06.2008

² Alain Minc, un auteur de renom qui se dit libéral de gauche, dans Le Soir, 16/09/2002 - p.9.

³ Trotsky, *Le marxisme et notre époque*

⁴ I Capital XXIV,1 - 803

Pour les références au Capital de K. Marx, nous utilisons pour le premier livre la traduction éditée par Quadridge / PUF, basée sur la quatrième édition allemande. Pour le deuxième et le troisième livre nous utilisons la traduction des Éditions du progrès, Moscou, des années trente, reproduite par Editions Sociales, Paris, 1960. La référence est faite comme par exemple « I Capital XXIV,1 - 803 » ou le I précise le livre, XXIV le chapitre, 1 une subdivision dans le chapitre et 803 la page. Observons, pour ceux qui se valent des éditions sur internet en français (la traduction de Roy), que la numération des chapitres du premier livre est différente selon les éditions. Le chapitre 4 de la quatrième édition correspond aux chapitres 4-6 chez Roy, ce qui provoque un décalage par la suite. Le chapitre 24 de la quatrième édition correspond aux chapitres 26-32 de Roy, et le chapitre 25 de la quatrième édition au chapitre 33 de Roy.

⁵ III Capital X - 212

1. L'exploitation capitaliste

Le « système »

Nous voyons que notre pouvoir d'achat baisse et nous réclamons une hausse de salaire, mais le patron dit qu'il ne peut pas y accéder parce qu'alors il ne serait plus concurrentiel. Et les patrons de toute la Belgique disent qu'il faut une modération salariale pour rester concurrentiel. Ils répètent que c'est à cause de la hausse des prix pétroliers que l'économie va mal et que nous devons tous serrer la ceinture. Mais entre-temps, l'inégalité se creuse entre une petite minorité qui devient de plus en plus riche et l'ensemble de la population qui s'appauvrit. De nouvelles machines, de la nouvelle technologie permettent de produire de plus en plus de richesse, et il y a dans le monde de plus en plus de gens qui meurent de faim.

Les patrons essayent de justifier leur bénéfices mirobolants par le risque qu'ils assument avec leur « capital ». Mais beaucoup de travailleurs comprennent que c'est ce « **système** », l'organisation de la production sur la base de ce capital, sur la base du profit des patrons, qui provoque les inégalités et la pauvreté de secteurs de plus en plus importants de la population, sans parler des pays sous-développés.

Toutefois, tous les journaux nous répètent qu'il n'y a pas d'autre « système ». Certains y ajoutent même « qu'on a essayé autre chose » - ils se réfèrent à la Russie, la Chine, les pays de l'Est, où le capitalisme avait été remplacé par d'autres formes d'organiser la production pendant un demi siècle - mais que « cela n'a pas marché », étant donné qu'on y est revenu au capitalisme depuis déjà une bonne vingtaine d'années.

Entre-temps, ces vingt années ont montré aussi que ce « retour » au capitalisme n'a eu comme effet que davantage de misère pour la population de ces pays.

Pour tirer cela au clair, il faut se débarrasser du mythe que le système actuel - le capitalisme - est le seul concevable.

Cela fait des dizaines de milliers d'années que les hommes et les femmes - à la différence des animaux - s'organisent pour se procurer de quoi vivre, mais la façon de s'y prendre n'a pas toujours été la même. Il y a deux mille ans, en Grèce, il y avait une minorité de personnes qui ne travaillaient pas, qui passaient leur temps à discuter de démocratie, mais qui « possédaient » d'autres êtres humains, des esclaves qui, eux, devaient faire tout le travail, sans pouvoir faire valoir aucun droit, pas plus que le bœuf peut faire valoir des droits auprès du paysan. C'était l'époque de *l'esclavage*.

Au moyen âge, les seigneurs possédaient de grands domaines, et les gens qui y vivaient, les serfs, devaient travailler une partie de la semaine leur propre lopin de terre et une autre partie les terres du seigneur, alors que les seigneurs pouvaient se consacrer aux plaisirs de la chasse ou aller faire la guerre. On appelle cette époque le *féodalisme*.

Actuellement, il y a des patrons qui possèdent des

usines (le « capital »), et des travailleurs qui s'y rendent pour travailler, en échange d'un salaire payé par ce patron et avec lequel ils peuvent s'acheter des marchandises fabriquées par d'autres travailleurs dans d'autres usines. C'est le *capitalisme*.

Les esclaves étaient exploités par leur propriétaire, et les serfs étaient exploités par leur seigneur. Les propriétaires d'esclaves et les seigneurs du moyen-âge vivaient sans travailler, ou plutôt, ils vivaient du travail fait par d'autres. Mais actuellement, nous dit-on, il n'y aurait plus d'exploitation, étant donné que le patron paye le travailleur pour son travail. Et pourtant, aujourd'hui aussi il y en a - très peu - qui vivent en faisant travailler d'autres.

Avant d'envisager un autre « système » possible qui pourrait remplacer ce système capitaliste et en finir avec l'exploitation, il faut d'abord étudier comment fonctionne le système actuel, comment fonctionne le capitalisme.

L'échange

La base du système capitaliste est l'échange. Le travailleur travaille pendant un mois dans l'usine du patron *en échange* de 2000 €. Il va au supermarché et il *échange* un euro contre un kilo de pain. Il peut se connecter à internet *en échange* de 35 € par mois. S'il vivait en Angleterre, on dirait autant de livres sterling au lieu d'autant d'euros, et aux Etats-Unis, ce serait des dollars. Mais cela revient au même. En fait, en fin de compte, il échange des marchandises (du pain, une connexion à internet, etc.), toutes les marchandises qu'il peut acheter pour 2000 €) contre aller travailler pendant un mois dans l'usine d'un patron. Les marchandises ont une *valeur d'échange* et sont échangées contre une autre valeur d'échange, la force de travail du travailleur, pendant un mois.

L'esclave vivait de ce que lui *donnait* le propriétaire, la nourriture, une cabane pour dormir, des vêtements. Il n'y avait pas d'échange, pas plus qu'entre le cheval et son propriétaire. Le serf vivait de ce qu'il produisait pour lui-même et sa famille, le temps qu'il ne devait pas travailler pour le propriétaire. Dans l'économie capitaliste de nos jours, pour vivre, le travailleur vend sa force de travail à un patron, et il achète des marchandises fabriquées dans différentes usines. Il échange sa force de travail contre des marchandises pour vivre. Le travailleur n'appartient ni à un propriétaire (il n'est pas esclave) ni à la terre (il n'est pas un serf), mais **sa force de travail**, sa capacité de réaliser du travail dans les installations et sur les machines du patron, pendant un mois, 8 heures par jour, 5 jours par semaine, est devenue propriété du patron. Il peut éventuellement vendre sa force de travail à un autre patron le mois après, mais l'ensemble des travailleurs n'a pas d'autre possibilité pour vivre que de vendre leur force de travail à un patron parmi l'ensemble des propriétaires des usines, les capitalistes.

Le prix des marchandises

Qui dit échange, dit prix. Quelle est le prix d'une paire de chaussures ? Dire « 50 € » ne répond pas à la question, étant donné que l'argent n'est qu'un intermédiaire pour comparer les prix des différentes marchandises.

Tout d'abord, il y a la concurrence, l'offre et la demande. Si sur une foire, il y a cinq vendeurs de chaussures du même type, celui qui vend moins cher a bien plus de chance d'en vendre beaucoup. Mais prenons maintenant l'ensemble des vendeurs sur la foire, et d'autre part, l'ensemble des acheteurs qui s'y promènent. S'il y a peu de gens intéressés à acheter une paire de chaussures, les cinq vendeurs vont se battre entre eux, et réduire même leur marge, afin de parvenir à vendre. Le manque de demande va faire baisser le prix. A l'inverse, une grande demande fait monter les prix. D'autre part, si le stock de chaussures est limité et les cinq sont plus ou moins convaincus qu'ils vont pouvoir vendre toute leur marchandise, alors que les acheteurs se présentent en foule, le manque d'offre va faire monter les prix. A l'inverse, une grande offre les fait baisser, par le jeu de la concurrence.

Toutefois, cette concurrence fait « monter » ou « descendre » les prix, mais par rapport à quelle valeur ? Pourquoi le prix d'une paire de chaussures est-il 50 fois le prix d'un kilo de pain, et non 500 fois ou 5 fois ?

La valeur ajoutée

Le fabricant des chaussures sait que cela coûte bien plus cher de fabriquer une paire de chaussures que de fabriquer un kilo de pain. Il a acheté des machines, il achète du cuir, de la colle, du fil, il loue un bâtiment, il paye la facture de l'électricité, et surtout, avec tout cela, des travailleurs fabriquent des chaussures. Toutes les marchandises qu'il achète, cela a une valeur d'échange, mais il y *ajoute de la valeur* par le travail. Les chaussures valent plus que ce qu'il paye pour les machines, le cuir, l'électricité, etc. Le percepteur d'impôt le sait d'ailleurs très bien. Le fabricant va payer une TVA, une taxe sur la valeur ajoutée. (Il paye, par exemple, 21% de TVA sur le prix de vente des chaussures, mais il peut récupérer la TVA que ses fournisseurs ont payée.)

Cette valeur ajoutée est déterminée par le travail nécessaire pour fabriquer les chaussures. La quantité de travail (le nombre d'heures) dépend de beaucoup de facteurs. Il en faudra moins si les travailleurs disposent de bonnes machines modernes. Et le patron va peut-être faire pression sur les travailleurs pour qu'ils travaillent plus vite, ce qui va déterminer aussi le travail nécessaire. Mais il y a un temps nécessaire *en moyenne*, à une époque déterminée dans un pays déterminé, pour fabriquer ces chaussures. Nous disons que la valeur ajoutée aux chaussures est déterminée par le temps « socialement » nécessaire pour les fabriquer.

La valeur d'échange

On peut faire le même raisonnement pour la fabrication du cuir. Le fabricant a acheté des installations de tannage, des peaux, etc. et il y a ajouté du travail pour fabriquer du cuir. Et ainsi de suite, dans toute la chaîne de fabrication de n'importe quelle marchandise. Nous disons qu'il y a une certaine quantité de travail socialement nécessaire *incorporé* (« objectivé » dit Marx) dans le cuir, dans l'électricité, dans la machine à coudre, et le fabricant y ajoute du travail, qui finit par être objectivé dans les chaussures.

En dernière instance, la valeur d'échange d'une marchandise est déterminée par le travail socialement nécessaire pour la fabriquer, y compris le travail déjà objectivé dans la matière première, les machines, etc. .

La valeur d'échange d'une marchandise est déterminée par le temps de travail socialement nécessaire pour la produire.

La valeur d'échange n'est donc pas une qualité inhérente à la marchandise, comme la conductivité électrique est une qualité inhérente du cuivre. La valeur d'échange n'est pas invariable. C'est une grandeur qui dépend, entre autres, des moyens disponibles à une certaine époque et dans un certain pays pour la produire. Lorsque les premiers téléphones portables sont apparus sur le marché, ils avaient une valeur d'échange bien plus grande qu'actuellement, parce que la façon de les produire, avec de nouvelles machines et en quantité bien plus grande, a évolué.

Pour chaque marchandise, la valeur d'échange est composée par

- le temps déjà incorporé dans la production des matières premières, des machines, etc.
- le temps ajouté dans la production même de la marchandise.

C'est bien ce temps qui va déterminer la valeur d'échange de la marchandise. Si nous considérons l'ensemble des marchandises sur le marché, le prix réellement payé par le jeu de l'offre et la demande va osciller autour de cette valeur. En effet, si pour une demande élevée, le prix des chaussures augmente, c'est que les acheteurs préfèrent ne pas acheter une autre marchandise, dont le prix va baisser. L'ensemble des prix retombe toujours sur la moyenne, qui est déterminée par la valeur d'échange, par le temps socialement nécessaire pour la production. Ce n'est pas la « loi » de l'offre et la demande (le prix réellement payé) qui va déterminer, comme dans un jeu de hasard, le « prix moyen ». Ce sont les oscillations autour de la valeur d'échange - celle-ci fixée par la loi du temps de travail incorporé - qui vont causer des troubles d'une économie chaotique.

Le prix de la marchandise « force de travail »

Dans notre société capitaliste, le travailleur met sa force de travail à disposition d'un patron en échange d'un salaire. La force de travail est une *marchandise* que le travailleur vend au patron. Quelle en est la

valeur ?

Dire que c'est le salaire que paye le patron, n'est pas une réponse. Il s'agit de savoir quelle est la valeur d'échange de cette force de travail, dont ce salaire n'est que l'expression monétaire. Sa valeur est déterminée, comme pour toute marchandise, par le temps incorporé dans sa réalisation, même si cette « réalisation » est ici un peu spéciale.

La valeur d'échange des chaussures était déterminée par le temps socialement nécessaire pour la fabrication d'une paire de chaussures de ce type « en général », de l'ensemble des paires de chaussures de ce type. Pour la force de travail, nous considérons aussi l'ensemble des travailleurs, à une époque déterminée, dans une région déterminée (la Belgique, l'Europe, ...). Ces travailleurs disposent d'une certaine quantité de marchandises qu'ils peuvent acheter avec leur salaire. C'est l'ensemble de ces marchandises, consommées par les travailleurs, qui permettent aux travailleurs de constituer la force de travail qu'ils vendent. L'ensemble de ces marchandises, que nous appelons (avec Marx) les *moyens de subsistance*, est constitué non seulement par ce que le travailleur achète au supermarché ou consomme au jour le jour, mais aussi le loyer, l'électricité, la consommation de sa famille (pour garantir qu'après lui, il y aura toujours cette force de travail), l'éducation des enfants, ce que consomment les gens auxquels les patrons ne parviennent pas à donner un emploi (les chômeurs), ce que consomment ceux qui sont trop vieux pour travailler ou la femme qui reste à la maison pour s'occuper des enfants, le soin des malades, bref, tout ce dont disposent les travailleurs pour mener leur existence. Cela comprend aussi, par exemple, le trottoir devant leur maison, les parcs publics, les routes qu'ils emploient sans « payer », et même les dépenses que la société fait en leur nom, soi-disant pour leur « défense », comme l'armée qui fait la guerre en Afghanistan.

La valeur de la force de travail est égale à la valeur des moyens de subsistance.

Et quelle est la valeur de ces moyens de subsistance ? Comme pour toute marchandise, elle est déterminée par le temps de travail socialement nécessaire pour les produire.

Le **salaire** est le prix de cette force de travail, si on considère le « salaire brut » et si on y ajoute la « cotisation patronale », c'est-à-dire, tout ce que le patron dépense pour disposer de cette force de travail. C'est ce qu'on appelle dans les statistiques « le coût salarial ».

Le prix que paye le patron pour la force de travail vendue par le travailleur, ne correspond pas nécessairement à la valeur de cette force de travail. Il peut être au-dessus ou au-dessous, et cela dépend - comme pour les chaussures - de l'offre et la demande. En plus, il y aura des écarts considérables entre le prix payé pour la force de travail d'un ingénieur et celui d'un

ouvrier. L'ingénieur vend sa force de travail plus chère que l'ouvrier, il aura accès à une portion plus importante de ces moyens de subsistance que l'ouvrier. Mais la moyenne de l'ensemble des salaires revient toujours à cette valeur des moyens de subsistance dans leur ensemble.

La production capitaliste

Revenons maintenant à la façon dont se produit la richesse actuellement.

Quelqu'un qui a de l'argent, du *capital* (un capitaliste), loue un bâtiment, achète des machines, de la matière première, etc., et achète de la force de travail pour travailler cette matière première avec les machines. Il obtient ainsi un produit, qu'il vend. Avec l'argent obtenu, il peut de nouveau acheter de la matière première, éventuellement une nouvelle machine, et surtout, encore de la force de travail pour travailler la matière première avec les machines et vendre le produit final. Et ainsi de suite.

De cette façon sont fabriquées les moyens de subsistance des travailleurs (du pain, des pantalons, des maisons, des avions de combat pour l'armée, des réseaux d'internet, des routes, des médicaments, des livres, etc.), et aussi les machines et installations pour produire ces moyens de subsistance (des grues, des robots pour l'industrie automobile, des bétonneuses, des bâtiments pour les usines, des hôpitaux, des écoles, etc.).

Le propriétaire des usines et des machines va *consommer* de la matière première (et petit à petit des machines, qu'il faudra un jour remplacer), ainsi que de la force de travail. La consommation de la marchandise « force de travail », c'est le travail réalisé avec la matière première sur les machines.

De cette façon se produit toute la richesse dans la société actuellement.

La valeur d'usage

Pour être plus précis, nous allons utiliser le concept de *valeur d'usage*, différent de celui de valeur d'échange. Même en dehors de toute considération d'échange, une marchandise a une certaine qualité, appréciée par celui qui veut la consommer. Un pain a une valeur d'usage parce qu'il permet de mettre fin à ma faim. Le cuir a une valeur d'usage parce qu'il permet de fabriquer une paire de chaussures. Je ne peux pas manger du cuir ni fabriquer des chaussures avec du pain, les valeurs d'usage sont différentes. La force de travail d'un électricien a une valeur d'usage parce qu'elle permet de réaliser du travail sur un réseau de distribution d'électricité, et la valeur d'usage de la force de travail d'un prof de mathématique sera différente.

La valeur d'usage ne nous renseigne pas par soi-même sur la valeur d'échange, mais ce qui n'a pas de valeur d'usage n'a pas de valeur d'échange. Un téléphone portable n'a pas de valeur d'usage dans une région où il n'y a pas de réseau, et ce sera en vain que l'on essaye de l'y vendre, de l'échanger contre une autre valeur d'échange.

Capital constant et capital variable

Le capitaliste (détenteur de capital) achète d'une part *des moyens de production* : des matières premières, des machines, de l'électricité, un bâtiment, etc., que Marx appelle le **capital constant**. Il est constant parce que, dans le cycle de production, la valeur d'échange qui y est incorporée (le temps socialement nécessaire pour le produire) passe complètement et sans changement dans la valeur d'échange du produit élaboré. Le capitaliste va en *consommer* la valeur d'usage, et la valeur d'échange va se retrouver telle quelle, *préservée*, dans le produit élaboré.

D'autre part, le capitaliste achète *de la force de travail*, que Marx appelle le **capital variable**. Il va consommer la valeur d'usage de cette ressource, en faisant travailler le travailleur, ce qui va *ajouter* de la valeur d'échange (du temps socialement nécessaire à la production) au produit élaboré. Si le travailleur travaille huit heures sur les matières premières, il ajoute une valeur d'échange au produit élaboré dans la journée, correspondant à huit heures de travail.

Dans le capital constant (les moyens de production) nous distinguons une partie fixe, les *moyens de travail*, c'est-à-dire, les machines, les installations, qui ne sont pas consommés entièrement dans la production, mais seulement « petit à petit ». Après avoir fabriqué une certaine quantité de paires de chaussures, le capitaliste a toujours sa machine et son bâtiment. Mais un jour il faudra remplacer la machine, parce qu'elle est usée ou démodée. Et le bâtiment, bien qu'il ait un cycle de vie plus long, n'est pas non plus éternel. Tout cela s'appelle, chez Marx, le **capital fixe**.

D'autre part, il y a les matières premières, le cuir pour les chaussures, l'électricité, etc., tout ce qui est consommé directement dans la production des chaussures, et que Marx appelle le **capital circulant**.

Observons que le capital variable est aussi « circulant » dans ce sens. Mais il ne faut pas le confondre avec le capital constant circulant (une confusion qui se retrouve dans pas mal de manuels d'économie !).

La survaleur

Le patron décide comment consommer la force de travail. Il peut la faire travailler pendant 8 heures par jour, ou pendant 7 heures, ou 9 heures, cela ne change rien à la valeur d'échange de cette force de travail, ni aux moyens de subsistance requis pour la maintenir. Alors, combien de temps les travailleurs doivent-ils travailler ?

Dans l'ensemble de la société, ce sont évidemment ces mêmes travailleurs qui produisent les moyens de subsistance, ainsi que les machines pour les fabriquer. Et, toujours considéré dans l'ensemble, ces travailleurs ont besoin de travailler un certain temps pour produire toute cette richesse. Indépendamment de tel ou tel patron, ils ne peuvent donc pas travailler moins, en moyenne, que le nécessaire pour produire les moyens de subsistance et les machines pour les fabriquer.

Peuvent-ils travailler plus ? C'est le propriétaire des machines, celui qui a acheté la force de travail, qui en décide. De fait, dans l'ensemble, ils travaillent bien plus.

Supposons que, toujours en moyenne, les travailleurs ont besoin de 5 heures par jour, 20 jours par mois, pour produire tous les moyens de subsistance ainsi que les moyens de production correspondants. Mais le capitaliste les fait travailler 8 heures par jour. Ils vont donc produire (incorporer du temps de travail dans des marchandises) 3 heures par jour de plus. Marx appelle cela du *surtravail*, du travail qui crée de la valeur, dans ce cas de la **survaleur**.

Le **capital**, l'argent utilisé dans la production capitaliste, permet donc de créer de la nouvelle richesse, d'obtenir plus d'argent que la quantité initiale.

Il sera souvent utile d'employer des symboles pour ces différentes grandeurs. Nous écrivons *c* pour capital constant, *v* pour capital variable et *s* pour survaleur.

Nous résumons cela :

capital constant	C
- fixe (moyens de travail)	
- circulant (matières premières)	
capital variable	v
survaleur	s

La somme du capital constant et du capital variable constitue le capital avancé par le capitaliste, appelé aussi valeur-capital. Cette somme est représentée souvent par C (majuscule) : $C = c + v$.

L'exploitation capitaliste

C'est le capitaliste qui s'approprie la survaleur.

Et voilà que **l'exploitation**, que l'on croyait éliminé avec la fin de l'esclavage et du féodalisme, revient dans la production capitaliste. C'est en s'appropriant de ce surtravail, fourni gratuitement par le travailleur, que le patron peut vivre du travail d'autrui, tout comme le propriétaire des esclaves ou le seigneur féodal. Contrairement à une idée fort répandue, les capitalistes ne s'enrichissent pas en achetant de la marchandise et la vendant plus chère. L'achat et la vente peuvent tout au plus mener à un gain dans le chef d'un vendeur (qui reçoit un prix au-dessus de la valeur d'échange), mais au dépens d'un acheteur qui perd alors (qui paye un prix au-dessus de la valeur d'échange). L'argent permet seulement de devenir plus riche sans travailler, quand on l'emploi pour faire travailler quelqu'un d'autre pour soi, en générant de la survaleur.

Nous représentons *le degré d'exploitation* par le rapport entre le travail donné gratuitement au patron, le *surtravail*, *s*, et le *travail nécessaire* pour la reconstitution de la force de travail (des moyens de subsistance), *v*, le seul payé réellement par le capitaliste lors de l'achat de la force de travail. C'est le **taux de survaleur** :

$$\sigma = s / v$$

2. La chasse au profit

Un exemple

Pour fixer les idées, nous allons utiliser un exemple de la production d'un moyen de subsistance, des chaussures.

Disons que notre cordonnier capitaliste a besoin de 30 € de cuir, fil, colle etc. par paire de chaussures. Il paye aussi 10 € d'électricité et de gasoil par paire de chaussures. Il a un bâtiment avec des machines, qui servent pour fabriquer beaucoup de chaussures, mais un jour il devra acheter une nouvelle machine, celle qu'il use étant obsolète ou usée ; il répartit le prix des installations (la valeur d'échange) sur la production totale des chaussures, ce qui revient, disons, à 10 € par paire de chaussures. En tout, cela fait 50 € par paire de chaussures.

moyens de production = 50 € par paire de chaussures

En plus, il a acheté la force de travail de, disons, 10 travailleurs. Nous supposons que l'ensemble des moyens de subsistance des travailleurs vaut en moyenne 2400 € par travailleur et par mois dans le pays de notre capitaliste cordonnier. Notre capitaliste paye donc comme coût salarial (salaire brut plus charges patronales) la valeur d'échange d'un mois de force de travail, 2400 € par travailleur.

force de travail = 2400 € par mois par travailleur

D'autre part, nous supposons que les travailleurs ont besoin, en moyenne, dans le pays de notre cordonnier, de travailler 5 heures par jour, 20 jours par mois, pour couvrir leurs besoins, c'est-à-dire, pour produire l'ensemble de leurs moyens de subsistance. Etant donné que la valeur des moyens de subsistance consommés en moyenne par mois et par travailleurs vaut 2400 €, l'heure de travail incorporé dans ces moyens de subsistance (dont les chaussures) vaut 2400 € divisé par 5*20 = 100 heures, soit 2400 / 100 = 24 €.

heure de travail = 24 €

Supposons que les travailleurs travaillent 8 heures par jour, 20 jours par mois (160 heures par mois) et que les 10 peuvent fabriquer 3200 paires de chaussures par mois.

Le cordonnier *avance* dans le procès de fabrication des 3200 paires de chaussures :

moyens de production :	50 € * 3200 =	160.000 €
force de travail :	2400 € * 10 =	<u>24.000 €</u>
soit		184.000 €

Au moment de vendre les chaussures, une valeur de 10*160 = 1600 heures de travail y a été ajoutée par la consommation de la force de travail, chaque heure valant 24 €. Les chaussures valent donc finalement :

valeur préservée (moyens de prod.) :	160.000 €
valeur ajoutée , 1600 * 24 €	<u>38.400 €</u>
soit	198.400 €

La valeur d'échange de chaque paire de chaussures est donc finalement 198.400 € / 3200 = 62 €.

Les travailleurs ont ajouté chacun 8*20 = 160 heures de travail aux chaussures, soit 1600 heures pour les 10 travailleurs (ils ont incorporé 1600 / 3200 = 0,5 heures de travail à chaque paire de chaussures). Mais ils n'ont été payés que 2400 € chacun, et une heure de travail valant 24 €, ils n'ont été payés que 2400 € / 24 = 100 heures de travail (5 heures par jour). Le patron s'approprie le **surtravail** de 160 - 100 = 60 heures par mois et par travailleur, soit 600 heures par mois, ce qui fait 600*24 = 14.400 €, soit la différence entre le travail ajouté à la marchandise (38.400 €) et la force de travail payée (24.000 €).

Les travailleurs ont *vendu* leur force de travail, qui vaut 100 * 24 € par travailleur, et ils ont dû travailler 60 heures en plus *gratuitement* pour le patron. Ce sont les travailleurs qui ont « donné du travail au patron » (60 heures par mois), et pas le patron qui a donné du travail.

Le capitaliste a avancé

184.000 € = 160.000 €_s + 24.000 €_v,

et il a obtenu

198.400 € = 160.000 €_s + 24.000 €_v + 14.400 €_s

Il s'est enrichi de 14.400 € en faisant travailler les 10 travailleurs chacun 60 heures gratuitement pour lui.

Nous avons indiqué la composition par les indices *c*, *v* et *s* pour capital constant, capital variable et survalueur respectivement.⁶ La valeur d'échange d'une paire de chaussures s'obtient en divisant par 3200 :

62 € = 50 €_s + 7,50 €_v + 4,50 €_s

Le taux d'exploitation (le taux de survalueur) est de $\sigma = s / v = 14.4000 / 24.000$, soit $\sigma = 0,6$.

Survalueur absolue et survalueur relative

Nous avons considéré dans notre exemple un mois de 8*20 = 160 heures, dont 100 étaient consacrées à restituer la force de travail vendue au capitaliste, et 60 au surtravail. Nous représentons cela de façon graphique.⁷

a	b	c
<----->----->		
travail nécessaire		surtravail

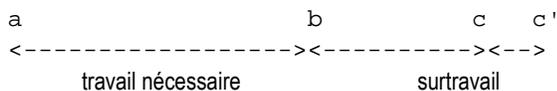
La ligne *ac* correspond au mois de travail (160 h), répartie en travail nécessaire pour régénérer la force de travail (*ab* = 100 h) et surtravail (*bc* = 60 h).

Le capitaliste peut augmenter l'exploitation en faisant travailler le travailleur plus longtemps, par exemple 180 heures. Nous avons représenté cela dans la figure suivante. Il aurait alors 80 heures de surtravail

⁶ C'est une pratique très commode, utilisée par Marx.

⁷ I Capital VIII, 1 - 257 ; X - 351

au lieu de 60. La grandeur de cette prolongation affecte le degré d'exploitation, le taux de survaleur s/v, qui passe de $60 / 100 = 0,6$ à $80 / 100 = 0,8$.



Le temps de travail nécessaire pour reproduire la force de travail étant constant (100 h par mois par travailleur), l'exploitation augmente en augmentant la journée de travail. La survaleur passe de $60 * 24 \text{ €} = 1440 \text{ €}$ par travailleur à $80 * 24 \text{ €} = 1920 \text{ €}$ et le taux d'exploitation passe de 0,6 à 0,8.

Si les travailleurs maintiennent le même rythme et produisent autant de paires de chaussures par heure qu'avant, soit 20 par heure ou 3600 paires de chaussures en 180 heures, les moyens de production nécessaires augmentent aussi. Supposons que ce soit dans la même proportion, que cela représente toujours 50 € par paire de chaussures (soit $3600 * 50 \text{ €} = 180.000 \text{ €}$), alors le bilan devient:

Avant l'augmentation de la survaleur

(160 h., 3200 paires ; 10 travailleurs) :

Le capital avancé

$$184.000 \text{ €} = 160.000 \text{ €} + 24.000 \text{ €}_v$$

et il a obtenu

$$198.400 \text{ €} = 160.000 \text{ €} + 24.000 \text{ €}_v + 14.400 \text{ €}_s$$

Après l'augmentation de la survaleur

(180 h., 3600 paires ; 10 travailleurs) :

Le capital avancé

$$204.000 \text{ €} = 180.000 \text{ €} + 24.000 \text{ €}_v$$

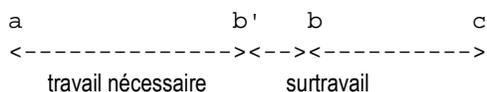
et il a obtenu

$$223.200 \text{ €} = 180.000 \text{ €} + 24.000 \text{ €}_v + 19.200 \text{ €}_s$$

Remarquez que le prix (la valeur d'échange) *par paire de chaussures* est toujours le même : $198.400 / 3200 = 223.200 / 3600 = 62 \text{ €}$. En effet, la valeur d'échange *préservée* n'a pas changé (50 € / paire) et la valeur d'échange *ajoutée* pas non plus (0,5 heures de travail par paire, soit $24/2 = 12 \text{ €}$).

Marx nomme **survaleur absolue** la survaleur produite par allongement de la journée de travail. Cela a toutefois une limite. Il n'y a que 24 heures dans une journée, et même ces 24 heures ne peuvent être toutes consacrées au travail sans mettre en cause l'existence même de la force de travail. En Angleterre, la journée de travail de 12 heures à été imposée par loi en 1832 et la journée de 10 heures en 1837.⁸ Mais il y a d'autres moyens pour augmenter la survaleur.

Supposons maintenant une journée de travail de longueur *invariable*, 8 heures par jour, 20 jours par mois: La seule façon d'augmenter la survaleur (le segment bc) est alors de raccourcir le segment ab, soit :



On a reculé le point b vers b'. Le surtravail (b'c)

est passé de 60 heures à disons 80 heures, ce qui n'est possible que parce que le travail nécessaire est passé de 100 heures à 80 heures. La *prolongation du surtravail* ne peut être obtenue que par un *raccourcissement du travail nécessaire*.

Marx nomme **survaleur relative** la survaleur issue du raccourcissement du temps de travail nécessaire et d'un changement corrélatif dans le *rapport quantitatif* des deux composants de la journée de travail.⁹

La question est comment réduire le travail nécessaire ?

La force productive du travail

Le capitaliste peut, bien sûr, ne payer que 80% de 2400 €, soit 1920 € par mois au lieu de 2400 €, mais la valeur des moyens de subsistance est toujours 24 € pour la même quantité (la quantité produite en une heure en moyenne) et le travailleur peut alors en acheter moins, il doit diminuer son train de vie. Dans ce cas, le travailleur n'a besoin que de 80 heures pour la reproduction de la quote-part des moyens de subsistance dont il peut disposer, augmentant ainsi le surtravail de 60 à 80 heures. Cette « solution » est loin d'être hypothétique. Mais nous voulons analyser la possibilité de raccourcir le travail nécessaire (de 100 à 80 h) *sans affecter le niveau de vie des travailleurs*.

Pour que le raccourcissement du temps de travail nécessaire soit possible, en maintenant le niveau de vie des travailleurs, il faut que *la valeur* de la force de travail baisse. Qui dit *valeur* dit « temps de travail socialement nécessaire ». Il faut que les travailleurs en général et en moyenne aient besoin de moins de temps de travail pour produire la même quantité de moyens de subsistance (ou qu'ils produisent une plus grande quantité dans le même temps). Marx appelle la mesure de la *quantité* de marchandise produite dans un certain *temps la force productive du travail* ou la productivité.

Dans notre exemple, les travailleurs du cordonnier devront pouvoir fabriquer 3200 paires de chaussures en moins de temps, disons 80% de 1600 h ou 1280 h, soit 0,4 heures d'un travailleur par paire au lieu de 0,5 heures. Ils produiront donc 4000 paires en 160 heures au lieu de 3200 paires. Et la productivité des travailleurs dans d'autres sphères, et donc la quantité de moyens de production (cuir, électricité,...) produits par unité de temps, doit avoir augmenté dans la même proportion.

Un capitaliste cordonnier innovateur

Voyons brièvement une situation où notre capitaliste cordonnier parvient à augmenter la productivité *de façon isolée*. Il a mis en route une nouvelle machine, qui lui coûte un peu d'argent et qui consomme un peu plus d'électricité, mais grâce à cette innovation technologique, il parvient, par exemple, à fabriquer avec ses 10 travailleurs 4000 paires de chaussures par mois au lieu de 3200.

La valeur d'échange des chaussures, le travail *socialement* nécessaire pour les fabriquer, n'a pas

⁸ I Capital VIII

⁹ I Capital X - 354

changé à cause des innovations techniques *isolées* de notre capitaliste individuel. La valeur d'échange est toujours de 62 € par paire de chaussures. D'autre part, la valeur d'échange de l'ensemble des moyens de subsistance - y compris les chaussures - n'a pas changé non plus. Une heure de travail représente toujours 24 € dans la valeur des marchandises. Pour le cordonnier et pour les travailleurs,

- la force de travail vaut 2400 € par trav. et par mois,
- une marchandise vaut 24 € par h. de travail incorporé.

La valeur du cuir, de la colle, etc. par paire de chaussures n'a pas changé. Le coût en bâtiment ne change pas et se répercute sur plus de chaussures. Il a dépensé un peu plus en machines, mais cela se répercute aussi sur plus de paires de chaussures, et il a peut-être dépensé plus d'électricité par paire de chaussures. Disons qu'il emploie pour 50,50 € de moyens de production par paire de chaussures, au lieu de 50 €. Le *capital constant* dépensé par paire de chaussures, et préservé dans le produit final, passe de 50 € à 50,50 €.

Le *capital variable* total, la *force de travail* d'un mois de 10 travailleurs, soit $2400 * 10 = 24.000$ €, reste inchangé. La force de travail par paire de chaussures coûte maintenant $24.000 / 4000 = 6$ €, au lieu de $24.000 / 3200 = 7,50$ € avant l'innovation technologique. Entre-temps, le *travail* ajouté par paire de chaussures passe de $(160*10) / 3200$ heures (= 0,5 heures) à $(160*10) / 4000$ (= 0,4 heures).

Au total, une paire de chaussure *lui* coûte maintenant $50,50 + 6 = 56,50$ € au lieu de $50 + 7,50 = 57,50$ €. En vendant une paire toujours à 62 € - la valeur d'échange des chaussures n'ayant pas changé - il a maintenant un bénéfice de $62 € - 56,50 € = 5,50$ € par paire au lieu de $62 € - 57,50 € = 4,50$ €.

Il se peut que notre capitaliste ne puisse pas réaliser tout ce profit majeur. En effet, pour pouvoir placer davantage de chaussures sur le marché, il devra probablement sacrifier une partie de son avantage et vendre les chaussures à, disons 61,50 € la paire au lieu de 62 €. Il aurait toujours un bénéfice de 5 € au lieu de 4,50 €.

L'usage de cette machine n'affecte pas la valeur *sociale* des chaussures, mais il existe chez le capitaliste *pris individuellement* une **motivation** pour faire baisser le prix de la marchandise par l'augmentation de la force productive du travail.

Le capitalisme tend à « remplacer les travailleurs par des machines »

A la longue, les autres capitalistes vont innover aussi, vont baisser le prix des chaussures, et vont faire disparaître l'avantage relatif de notre cordonnier. En fait, les chaussures *en général* vont requérir moins de travail, et donc dans l'ensemble moins de travail *socialement* nécessaire, et cela va baisser la valeur

d'échange des chaussures *et en général des moyens de subsistance*.

Cette extension du cas individuel d'innovation technologique, d'augmentation de la force productive du travail, vers l'ensemble des cordonniers, et plus encore vers l'ensemble de la production capitaliste, se fait d'une façon très chaotique et prend du temps. D'ailleurs, un capitaliste individuel n'a pas du tout cette extension comme objectif, bien au contraire. Mais le fait est qu'à la longue, l'innovation technologique s'impose dans la production capitaliste.

Notre cordonnier individuel était *motivé* pour faire baisser le prix de la marchandise par l'augmentation de la force productive du travail. D'autre part, cette innovation provoque - par la concurrence - que les autres cordonniers fassent de même, quoique de ce fait l'avantage relatif échappe ainsi à notre premier cordonnier innovateur. Mais l'avantage revient pour l'ensemble des capitalistes, quand le gain de productivité se généralise, abaissant la valeur de la force de travail.

Retenons que **la logique même de la production capitaliste pousse à augmenter la force productive du travail**, à « remplacer des travailleurs par des machines », d'abord chez le capitaliste individuel, par la pression de la concurrence, et par la suite chez l'ensemble des capitalistes, et cela dans l'ensemble des sphères de production. « *Une fois données les bases générales du système capitaliste, il arrive toujours au cours de l'accumulation un moment où le développement de la productivité du travail social devient le levier le plus puissant de l'accumulation.* »¹⁰

A première vue, la production de richesse dans la société s'améliore, sans toucher au train de vie du travailleur. On pourrait même envisager que ce train de vie augmente aussi un peu, sans mettre en cause cette progression. C'est effectivement ce qui permis le progrès pour l'ensemble de la société dans les premières années du développement du capitalisme, dépassant ainsi la misère extrême de la population sous le féodalisme, quoique sans éliminer l'exploitation, loin de là. L'idée est très répandue qu'aujourd'hui encore, le capitalisme est le futur incontournable de l'humanité, en dépit de l'exploitation, et que celle-ci peut être graduellement réduite. Mais nous allons voir, considérant l'ensemble de la production capitaliste, que l'avantage des innovations est finalement éphémère.

La composition organique du capital

La production capitaliste impose une certaine proportion entre capital constant, *c*, et capital variable, *v*. Le capitaliste ne va pas embaucher de travailleurs sans qu'il dispose des machines et des matières premières pour les mettre au travail, et s'il a trop peu de travailleurs, certaines machines resteront à l'arrêt, sans contribuer à la réalisation d'un produit vendable. La quantité de force de travail doit être en rapport avec le capital constant mis en oeuvre. Marx appelle cela la **composition organique du capital**. Il y a différentes

¹⁰ I Capital XXIII,2 - 696

façons de définir un taux pour cela, mais nous retiendrons le **taux de composition** :

$$\tau = c / v$$

Ce rapport entre c et v n'est nullement invariable, bien au contraire. Nous avons vu comment la logique même de la production capitaliste pousse à augmenter la force productive du travail, à « remplacer des travailleurs par des machines », et donc à augmenter c par rapport à v .

Il en suit une tendance historique dans la modification de la composition organique du capital. La composante constante (c) augmente au dépens de la composante variable (v). Au début du 18^{ème} siècle, c / v était de 1/1 dans l'industrie de la filature en Angleterre et quand Marx écrivait *Le Capital*, cette relation était devenue 8/1.¹¹ Aujourd'hui, cette tendance est amplement confirmée : il ne se passe pas un jour sans que l'on parle de « **restructuration** », avec sa séquelle de licenciements. C'est **la loi générale de l'accumulation capitaliste**.

La consommation du capitaliste

On peut se demander ce que fait le capitaliste avec la survaleur. Une réponse simplifiée mais qui aide à suivre le raisonnement serait que lui aussi, il la consomme, mais sans avoir travaillé. C'est l'essence de l'exploitation. Tous mangent mais seulement une partie des personnes travaillent pour fabriquer la nourriture. Une minorité vit du travail d'autrui.

Si les capitalistes parviennent à ce que, suite à l'augmentation de la force productive du travail, le niveau de vie des travailleurs n'augmente pas (que les travailleurs continuent à consommer la même quantité de moyens de subsistance), alors la valeur d'échange de la force de travail (la valeur d'échange des moyens de subsistance) baisse. L'augmentation de la force productive du travail (de la productivité) devient alors un avantage pour l'ensemble de la classe capitaliste ; avec l'augmentation de la productivité, le temps de travail socialement *nécessaire* pour fabriquer les moyens de subsistance baisse, laissant davantage de temps pour du *surtravail*.

Si au contraire, suite à la baisse des prix, les travailleurs parviennent à augmenter la consommation, à améliorer leur niveau de vie, la valeur d'échange de la force de travail est donnée par la valeur d'échange d'une quantité plus grande de moyens de subsistance. On peut s'imaginer que les travailleurs s'accaparent toute la différence due à l'augmentation de la productivité, que la valeur d'échange de leur force de travail se maintient et qu'ils augmentent leur niveau de vie (qu'ils achètent plus de moyens de subsistance) dans la même proportion dans laquelle les prix ont baissé grâce à la productivité accrue.

La réalité sera probablement entre les deux, et *le niveau de la baisse de la valeur de la force de travail dépend du poids relatif que la pression du capital, d'un*

*côté, la résistance des travailleurs, de l'autre, jettent dans la balance.*¹² **C'est la lutte des classes qui décide.**

En réalité, la simple consommation du capitaliste cache l'essentiel de la situation. Non seulement il s'achète bien d'avantage de 'moyens de consommation' et de meilleure qualité, ainsi que des biens de luxe inaccessibles au travailleur, mais son capital lui permet aussi de « toujours recommencer ».

« *Nous avons vu comment la survaleur naît du capital. Maintenant nous allons voir comment le capital naît de la survaleur.* »¹³

La croissance du capital : la reproduction

Après avoir vendu les chaussures, notre capitaliste cordonnier aura de l'argent, plus que ce qu'il avait engagé. Dans le premier exemple ci-dessus, il avait engagé 184.000 € et il a récupéré 198.400 €. Il peut maintenant *dépenser* la différence de 14.400 € pour acheter des marchandises de sa consommation privée (aller au restaurant, acheter une Rolls Royce, payer des domestiques, entretenir une maîtresse,...) et recommencer un nouveau cycle avec les 184.000 € : il achète de nouveau la même quantité de cuir, de l'électricité, etc., ainsi que la même quantité de force de travail. Il obtient de nouveau 3200 paires de chaussures qu'il vend pour 198.400 € et il dispose de nouveau de 14.400 € pour sa consommation privée. L'argent engagé, 184.000 €, se *reproduit* comme *capital*, comme argent pour faire plus d'argent moyennant la production. Marx appelle cela la **reproduction simple**.

Le capitaliste peut toutefois aussi ne consommer qu'une partie des 14.400 €, disons 5.200 €, et garder le reste, 9.200 €, pour commencer un nouveau cycle avec 184.000 + 9.200 = 193.200 €, au lieu d'avec 184.000 €. Supposons qu'il recommence dans les mêmes conditions, mais avec ce capital qui est maintenant $(9.200 / 184.000) * 100 = 5\%$ plus grand. Il achète proportionnellement davantage de cuir, de colle, d'électricité, etc., et il utilise plus de machines. Il achète aussi proportionnellement plus de force de travail (il embauche 5% en plus, c'est-à-dire un travailleur à mi-temps, qu'il paye aussi mi-temps). Cette nouvelle force de travail sera aussi consommée (en faisant travailler le travailleur) dans les mêmes conditions. Nous supposons que le taux d'exploitation est resté le même, $s/v = 0,6$. Les journaux ne manqueront pas de souligner que notre brave et généreux cordonnier capitaliste « crée de l'emploi », « investit », « fait avancer l'économie » au lieu de gaspiller tout son revenu.

Dans le premier cycle, on avait

Capital avancé

$$184.000 \text{ €} = 160.000 \text{ €} + 24.000 \text{ €},$$

Produit vendu

$$198.400 \text{ €} = 160.000 \text{ €} + 24.000 \text{ €} + 14.400 \text{ €},$$

¹¹ I Capital XXIII,2 - 698

¹² I Capital XV,1 - 585

¹³ I Capital XXIV,1 - 803

et maintenant on a

Capital avancé

193.200 € = 168.000 € + 25.200 €

Produit vendu

208.320 € = 168.000 € + 25.200 € + 15.120 €

Le capital s'est reproduit en plus grand. Marx appelle cela la **reproduction élargie**

Le capitaliste peut continuer ainsi, mois après mois. Voilà ce que cela devient, supposant que le capitaliste réinvestit chaque fois la survaleur dans la même proportion de 9.200 / 14.400 :

En entrant au mois n°:	1	2	3	4	5		20
le capitaliste avance comme capital :	184.000	193.200	202.860	213.000	223.660		464.960
et il dispose, pour consommer, de :		5.200	5.460	5.740	6.020		13.140
et le travailleur a, pour consommer :		2.400	2.400	2.400	2.400		2.400

En entrant au 20^{ème} mois, notre cordonnier capitaliste dispose déjà de plus que le double de son capital initial et il ne doit se priver de rien ; il peut consommer 13.140 €. N'avait-il pas raison de ne pas consommer l'entière survaleur ?

Voici la conclusion que Marx tire de cela :¹⁴

Le procès de production capitaliste reproduit donc par son propre mouvement la séparation entre force de travail et conditions de travail. Il reproduit et perpétue ainsi les conditions d'exploitation du travailleur. Il contraint sans cesse le travailleur à vendre sa force de travail pour vivre, et met constamment le capitaliste en mesure de l'acheter pour s'enrichir. [...] Le procès de production capitaliste, considéré dans son contexte, comme procès de reproduction, ne produit donc pas seulement de la marchandise, pas seulement de la survaleur, il produit et reproduit le rapport capitaliste proprement dit, d'un côté le capitaliste, de l'autre l'ouvrier salarié.[...]

La transformation primitive de l'argent en capital s'accomplit donc dans la plus exacte harmonie avec les lois économiques de la production marchande et avec le droit de propriété qui en dérive. Et malgré cela, elle a pour résultat :

- 1. que le produit appartient au capitaliste, et non à l'ouvrier ;*
- 2. que la valeur de ce produit, en plus de la valeur du capital avancé, comprend une survaleur qui a coûté du travail à l'ouvrier et rien au capitaliste, et qui devient pourtant la propriété légitime du capitaliste ;*
- 3. que l'ouvrier a conservé sa force de travail et qu'il peut la revendre s'il trouve un acheteur.*

* * *

Nous avons mentionné en passant un détail qui est essentiel : nous avons supposé que le capitaliste vend chaque fois toute sa production de chaussures. La survaleur naît dans la production mais se réalise dans la vente.

Pour reproduire et élargir son capital, le capitaliste ne s'intéresse pas à la valeur d'usage de la

marchandise. Il peut aussi bien fabriquer des chaussures que des mitrailleuses ou des avions. Mais le cycle de reproduction doit passer par la production d'une marchandise qui se vend, qui a une valeur d'échange réelle. Cela suppose qu'il y a un besoin pour sa production, et en plus, un besoin *solvable*. Les besoins dans la société actuelle sont d'une part les 'moyens de subsistance' des travailleurs qui les achètent avec le salaire payé pour maintenir leur force de travail disponible sur le marché, la consommation privée (individuelle) des capitalistes et les 'moyens de production' pour fabriquer tous ces moyens de consommation.

D'autre part, nous avons vu que le capitaliste achète certaines marchandises (le cuir, la colle, l'électricité, les machines, etc., et surtout la force de travail) et en vend d'autres (des chaussures). Cela suppose que les marchandises qu'il achète soient disponibles sur le marché.

Il faudra donc une certaine proportion entre les différentes catégories de marchandises, et dans une société capitaliste, cela s'établit d'une façon anarchique, sans « plan quinquennal », au gré de faillites et de « success stories ». Les 'marchés' ont une capacité limitée d'absorber les produits et les capitalistes se battent entre eux pour se les approprier. Quand les affaires vont bien, cela peuvent être des batailles assez paisibles, parfois en dépensant un argent fou en publicité pour créer un besoin qui n'existait pas. Mais en temps de crise, cela mène à des batailles d'une ampleur comme les deux guerres mondiales que l'humanité a connu jusqu'à nos jours.

Pour avancer dans la compréhension de tout cela, il faudra considérer *l'ensemble de la production capitaliste*. C'est le thème du Troisième livre du Capital de Marx, un thème pour lequel certains concepts nécessaires sont développés dans le Deuxième livre sur la circulation du capital.

¹⁴ I Capital XXI et XXII

3. L'ensemble de la production capitaliste

Les métamorphoses du capital

Pour la production, notre capitaliste cordonnier achète de la matière première, des machines, etc. à d'autres capitalistes, ainsi que de la force de travail. Puis il vend ses chaussures, après quoi il a de nouveau de l'argent pour acheter de la matière première, des machines, de la force de travail, etc. Entre-temps, les travailleurs achètent des marchandises à d'autres capitalistes avec leur salaire. La production de marchandises s'accompagne nécessairement d'échanges avec d'autres capitalistes et avec des travailleurs, des échanges qui ont lieu en dehors du procès de production proprement dit.

Marx aborde cette question en considérant que le capital passe par différentes étapes, différentes métamorphoses (comme la chenille qui devient papillon). Le capital « argent » (A) devient « marchandise » (M) après que le capitaliste a employé cet argent pour acheter les moyens de production et la force de travail. Ces marchandises permettent de produire (P) une nouvelle marchandise (M') qui est vendue pour obtenir de nouveau de l'argent (A'), en quantité supérieure que l'argent original. Le capital argent (A) se métamorphose en capital marchandise (M), et par la suite de nouveau en capital argent (A').

$$A - M - \dots P \dots - M' - A'$$

Le fait que A' soit plus grand que A se doit à ce que l'on est passé par un processus de production qui a généré de la survalueur, ce que nous avons indiqué par P (en italique parce que ce n'est pas une des métamorphoses du capital).

Marx fait la distinction entre d'une part les phases A-M et M'-A', qui se situent dans la *circulation* du capital et d'autre part la *production* qui est représentée par M - ...P... - M'.

Dans la *reproduction* du capital, A' est le début d'un nouveau cycle. Ou plutôt, un nouveau cycle commence avec une partie de A' (la partie de grandeur A dans la reproduction simple, et une partie de grandeur située entre A et A' dans la reproduction élargie). On peut ainsi enchaîner des cycles successifs.

$$\dots - A - M - \dots P \dots - M' - A' - M'' - \dots P \dots - M''' - A'' - \dots$$

Le raisonnement du paysan commencera peut-être avec le blé (M') qu'il vend (A'), ce qui lui permet d'acheter des semences (M'') pour commencer une production (semencier, récolter) qui lui donne de nouveau du blé (M'''). Cela revient toutefois au même, avec la seule différence que l'on déplace un peu le « début » du chaînon individuel.

$$\dots - A - M - \dots P \dots - M' - A' - M'' - \dots P \dots - M''' - A'' - \dots$$

Le travail improductif

Notre capitaliste cordonnier doit nécessairement vendre ses chaussures pour pouvoir recommencer un cycle de production. Mais s'il paye une page de publicité dans un journal ou un spot à la télé à cette fin, cela ne change pas la valeur d'usage des chaussures et ne contribue donc pas à la valeur d'échange, ce qui

n'empêche pas qu'il devra récupérer ces frais sur le prix de vente.

Il s'agit de frais qui renchérisent le coût de production de la marchandise (c+v), sans en changer la valeur d'usage et sans lui ajouter de la valeur d'échange (le travail incorporé), des **faux frais** dans le langage des économistes avant Marx comme de nos contemporains. Ce sont des frais *nécessaires*, l'expression d'un travail nécessaire et donc requérant du capital constant et du capital variable, mais qui ne se retrouve pas objectivé dans le produit final (les chaussures).

On peut se poser des questions sur les frais exorbitants en publicité pour les produits pharmaceutiques, qui sont du même ordre que les dépenses en recherche et développement pour ces produits, mais ils doivent nécessairement être répercutés sur le prix de vente. Et ils ne changent pas la valeur d'échange, le travail objectivé dans ces médicaments.

Marx dit que le travail impliqué dans la circulation, qui ne crée pas de valeur d'échange, est du **travail improductif**. Seul le travail réalisé dans la production (M - ...P... - M') est source de valeur, pas celui de la circulation (M' - A' - M''). A l'époque de Marx, un fermier qui élevait des vaches allait les vendre sur le marché, le dimanche. C'était une activité qui était considérée comme étant en dehors de l'élevage des vaches, en marge de la production.

Il ne faut pas associer une connotation péjorative (de fainéant) au mot *improductif*. C'est une façon d'indiquer que ce travail n'apporte pas de valeur d'échange au produit.

Cela pose toutefois un problème pour notre analyse, qui supposait que toute marchandise a une valeur d'échange donnée par le travail incorporé, que ce soit ajouté dans la production (v + s, la consommation de la force de travail des travailleurs du cordonnier), ou préservé à partir du travail objectivé dans les moyens de production (c, le cuir, la colle, l'électricité, les machines, etc.).

Prix et valeur d'échange

Le fait est que les marchandises ne sont pas nécessairement (même très rarement) vendus à leur valeur d'échange.

Le capitaliste doit prévoir un capital extra, c' + v', pour ces faux frais. Il doit le déduire de A', obtenu dans le cycle antérieur ou, ce qui revient au même, il doit le prélever sur la survalueur du cycle antérieur, ce qui réduit son profit. C'est d'ailleurs le sens commun : les frais de publicité réduisent le profit mais sont nécessaires, dans notre société capitaliste, pour faire ce profit. La publicité n'est pas « un cadeau » gracieusement offert par le fabricant, même si elle prend la forme d'une « réduction » et donc d'une diminution explicite du bénéfice du vendeur. Bref, le prix

est différent de la valeur d'échange (en général inférieur).

La circulation peut encore requérir d'autres activités. Quand le fabricant a un litige avec l'acheteur, il doit payer des avocats pour se défendre. Et la valeur d'échange de l'objet en litige ne change pas parce qu'il fait l'objet d'un plaidoyer. Les frais de la comptabilité sont aussi des faux frais. Marx cite comme exemple les frais de garde. Je ne peux pas dire à l'acheteur qu'il doit payer plus pour les chaussures parce que je les ai eues pendant plus de temps en magasin. D'autre part, Marx considère que le transport d'une marchandise peut en augmenter la valeur : un téléviseur a plus de valeur d'usage, et plus de valeur d'échange, quand il est livré à domicile que quand il est encore sur le lieu de production, surtout si ce lieu se trouve à Taiwan. La valeur d'échange d'une tonne de charbon prête à entrer au haut-fourneau comporte non seulement le travail de sortir le charbon du fond de la mine à la surface, mais aussi celui de le transporter jusqu'au haut-fourneau. Ces transports font partie de la production. Dans le commerce, on parle de prix CIF, *cost insurance freight*, et de prix FOB, *free on board*, selon que les frais de transport (y compris l'assurance) sont inclus ou non, selon que vous disposez du téléviseur chez vous ou à Taiwan. Mais on ne parle pas de prix « avec ou sans frais de publicité ».

Le profit

Il est temps de s'occuper du profit, la règle suprême qui ordonne toute l'activité du capitaliste et qui provient de la survaleur. Rappelons que la survaleur naît dans la production mais se réalise dans la vente. Nous définissons le profit (p) comme la survaleur (s) **pour autant qu'elle soit réalisée dans la vente**. « Les marchandises ne sont pas échangées simplement en tant que telles, mais en tant que produits de capitaux. »¹⁵

Le profit sera ce qu'obtient le capitaliste pour la survaleur, et donc après déduction des faux frais : $p < s$. Nous allons toutefois considérer parfois $p = s$, uniquement pour les besoins de l'exposé d'autres aspects de l'économie capitaliste.

La survaleur est parfois vu comme quelque chose de méchant, propre de la voracité du capitaliste. Rappelons que c'est dans l'*appropriation* de la survaleur par le capitaliste que réside l'exploitation. « Supposons que les ouvriers soient eux-mêmes les possesseurs de leurs moyens de production respectifs. [...] La journée de travail ajoutée aux moyens de production comprendrait leur salaire plus la survaleur, c'est à dire le surtravail au-delà de leurs besoins stricts mais dont le produit leur appartiendrait en propre. »¹⁶ Ce surtravail est « la part du travail requise pour l'obtention d'un fonds social de réserve et d'accumulation »¹⁷ en prévision, par exemple, d'une possible catastrophe naturelle et, surtout, pour rendre

possible de nouveaux investissements, d'augmenter la productivité et de faire avancer les ressources de l'humanité selon des plans dictés par les besoins, et non par le profit.

La survaleur, qui naît de la production, se répartit entre différentes destinations. D'ores et déjà, nous avons :

- la consommation privée du capitaliste
- l'investissement pour la reproduction élargie
- les faux frais

et nous aurons l'occasion d'en spécifier d'autres.¹⁸

Le taux de profit

Ce qui intéresse le capitaliste, c'est d'obtenir un certain profit *par rapport au capital engagé*. Son capital engagé, c'est le **coût de production**, ce que cela coûte *au capitaliste* pour produire la marchandise, soit :

$$\text{coût de production} = c + v$$

(donc sans compter la survaleur s , la contribution gratuite du travailleur).

Nous définissons le **taux de profit** (ou *taux de mise en valeur du capital*) par la relation entre le profit et le coût de production :

$$\text{taux de profit} = \pi = p / (c + v)$$

Le profit vient de la survaleur et le taux de profit est intimement lié au taux de survaleur (ou taux d'exploitation) $\sigma = s/v$. Voyons comment.

Pour un moment, nous allons supposer que toute la marchandise se vend à la valeur d'échange (nous négligeons les faux-frais). Dans ce cas, $p = s$ et donc $\pi = s / (c + v)$. Après une petite manipulation mathématique (diviser partout par v) nous obtenons :

$$\pi = s / (c + v) = [s/v] / ([c/v] + v/v) = \sigma / [\tau + 1]$$

où nous avons remplacé c/v par τ , le taux de composition du capital.

Nous voyons que le taux de profit est proportionnel au taux de survaleur (σ), mais il dépend aussi du rapport τ entre le capital constant et le capital variable. Si la proportion (τ) de capital constant par rapport au capital variable augmente, le taux de profit (π) diminue. Beaucoup de machines et peu de travailleurs, signifie moins de profit.

Le rapport c/v peut être très différent selon la sphère de production. Il est haut, par exemple, dans la pétrochimie (des machines très chères et peu de travailleurs) et bas dans le textile ou le horeca. On se demande alors pourquoi il y a des capitalistes qui investissent dans la pétrochimie plutôt que dans le horeca, étant donné que, pour un même taux d'exploitation, le taux de profit est plus grand dans la sphère du horeca, avec peu de machines et beaucoup de travailleurs (c/v petit).

C'est une question fondamentale pour comprendre la production capitaliste. La clef est donnée par le « petit détail » que la survaleur ne se réalise que dans

¹⁵ III Capital X - 191

¹⁶ III Capital X - 191

¹⁷ I Capital XV.4 - 592

¹⁸ Voir 4. La répartition de la survaleur

la vente et qu'il faut un besoin solvable pour pouvoir vendre. Si tous produisent des pneus et personne des voitures, il n'y aura pas d'acheteur pour ces pneus. Le besoin donne lieu à une certaine proportion entre les différentes marchandises vendables. Dans la production capitaliste, il n'y a pas de plans quinquennaux élaborés par l'Etat, et la répartition se fera par le jeu anarchique de la concurrence, souvent avec du retard sur la production (*après* que le fabricant de pneus se rend compte que personne ne fabrique des voitures) et donc avec une surproduction temporaire dans telle sphère et un manque dans une autre.

Avant d'aborder cette question,¹⁹ nous allons d'abord mentionner un autre élément qui pose le même problème, et puis nous allons traiter d'une répartition particulière de besoins, une pièce maîtresse de la théorie de Marx, la relation entre les marchandises pour la consommation dans la production et ceux pour la consommation par les personnes.

Time is money

L'activité de vente et d'achat dans le cycle requiert des frais, mais cela prend aussi du temps, pendant lequel le capital n'est pas disponible pour la production. Dans l'exemple du cordonnier qui produit 3200 paires de chaussures par mois, nous avons supposé qu'il achète chaque mois pour 160.000 € de matières premières, des machines, etc. et pour 24.000 € de force de travail, et qu'il récupère cet argent à la fin du mois pour entamer immédiatement un nouveau cycle. Nous avons simplifié, pour le besoin de l'exposé.

Nous avons supposé, par exemple, qu'il paye les machines et les bâtiments « petit à petit », chaque mois ce qui correspond en moyenne à la fabrication de ces 3200 paires de chaussures. En réalité, le *cycle* des machines est bien plus long. Disons qu'il doit acheter une nouvelle machine à coudre tous les trois ou quatre ans. Et pour les bâtiments, le cycle est encore plus long (à moins qu'il ne loue et paye le loyer par mois).

D'autre part, le capitaliste ne doit pas attendre la fin du mois pour vendre les chaussures. Notre « cycle » d'un mois pour la production de chaussures était, de fait, influencé par le cycle naturel du paiement des salaires. Si notre exemple eut été la production de soya, nous aurions probablement utilisé un « cycle » d'un an, le cycle naturel de la production agricole.

Pour illustrer l'importance du *temps du cycle* de la production, nous allons utiliser le même exemple, avec ses simplifications, y compris sans prendre en compte les faux frais, mais nous allons le comparer avec celui de la production de la même quantité de chaussures avec un temps de cycle d'une semaine. Pour simplifier les calculs, nous allons supposer que, dans l'exemple précédent, le « mois » est en fait « quatre semaines ».

Au lieu d'avancer 160.000 € en capital constant et 24.000 € en capital variable pour la production de 3200 paires de chaussures en quatre semaines, et de récupérer la mise après quatre semaines avec une

survaleur de 14.400 €, notre cordonnier avance maintenant, pour la fabrication de 800 chaussures en une semaine, un capital constant de 40.000 € pour le cuir, l'électricité, les machines (toujours payés « petit à petit »), etc. et un capital variable de 6000 € pour le salaire d'une semaine de ses 10 travailleurs. A la fin de la semaine, il vend les chaussures et récupère le capital avancé avec une survaleur de 3.600 €, le taux d'exploitation étant toujours le même, 0,6. Puis il recommence un nouveau cycle d'une semaine.

Cycle de 4 semaines :

Capital avancé

$$184.000 \text{ €} = 160.000 \text{ €} + 24.000 \text{ €},$$

Produit vendu

$$198.400 \text{ €} = 160.000 \text{ €} + 24.000 \text{ €} + 14.400 \text{ €},$$

Cycle de 1 semaine :

Capital avancé

$$46.000 \text{ €} = 40.000 \text{ €} + 6.000 \text{ €},$$

Produit vendu

$$49.600 \text{ €} = 40.000 \text{ €} + 6.000 \text{ €} + 3.600 \text{ €},$$

Supposons d'abord la reproduction simple. Le capitaliste consomme pour sa vie privée la survaleur entière. Après quatre semaines, il aura aussi « gagné » $4 * 3.600 = 14.400 \text{ €}$ pour sa consommation privée, et le travailleur aura reçu $4 * 600 = 2.400 \text{ €}$. Mais tout cela avec un capital avancé de seulement le quart, 46.000 € au lieu de 184.000 €.

Avec la reproduction élargie (supposant toujours le même taux d'exploitation, et la même proportion de la survaleur destinée à la reproduction), on peut montrer avec un peu de calcul que l'avantage avec un cycle d'une semaine au lieu de quatre semaines est encore plus important pour le capitaliste. Avec un cycle d'une semaine, le capitaliste se réserve 1.300 € pour consommer et le travailleur obtient 600 € après la première semaine. Mais après quatre semaines, le capitaliste obtient $1.300 + 1.365 + 1.435 + 1.505 = 5.605$ au lieu de $4 * 1300 = 5.200$ pour sa consommation privée, et le travailleur a toujours reçu $4 * 600 = 2.400 \text{ €}$ pour consommer. Et tout cela, en n'avançant toujours que 46.000 € au lieu de 184.000 €.

Le taux annuel de survaleur

Le degré d'exploitation du travailleur est donné par le taux de survaleur, $\sigma = s/v$. Mais le capitaliste est intéressé à obtenir le plus de survaleur possible en un certain temps avec une certaine quantité de capital avancé. Dans l'exemple, le capitaliste a obtenu de toute façon 14.400 € de survaleur après quatre semaines (dans la reproduction simple). Mais avec un cycle de quatre semaines, cette survaleur est obtenue avec 24.000 € de capital variable, alors qu'avec le cycle d'une semaine, elle est obtenue avec un capital variable de seulement 6.000 €. A part le taux de survaleur, il y a lieu de définir un taux de survaleur *par unité de temps*. Comme la comptabilité se fait généralement sur une base annuelle, non seulement

¹⁹ Deux pages plus loin : *Taux moyen de profit*

pour le cultivateur de soya, Marx définit un taux annuel de survaleur.

Dans le cas du cycle de quatre semaines, il y a 13 cycles par an, et le capitaliste a obtenu une survaleur de $13 * 14.400 = 187.200$ € pour un capital variable (recyclé toutes les quatre semaines) de 24.000 €, soit un taux annuel de $187.200 / 24.000 = 7,8$ (ce qui est égal à $13 * 0,6$ ou 13 fois le taux de survaleur). Dans le cas du cycle d'une semaine, il y a 52 cycles par an, et le capitaliste a obtenu une survaleur de $52 * 3.600 = 187.200$ € pour un capital variable (recyclé toutes les semaines) de 6.000 €, soit un taux annuel de $187.200 / 6.000 = 31,2$ (ce qui est égal à $52 * 0,6$ ou 52 fois le taux de survaleur). Le *taux* de survaleur ($14.400 / 24.000 = 3.600 / 6.000 = 0,6$) est multiplié par le nombre de rotations du capital variable en un an. Si nous indiquons comme n le nombre de rotations par an, alors le

$$\text{taux annuel de survaleur} = n * (s/v)$$

En réalité, la situation est bien plus complexe, en plus de l'imprécision dans ce que veut dire que le capitaliste achète les machines « petit à petit ».

Dans le temps du cycle, il faut tenir compte non seulement du temps de production mais aussi du temps de circulation de la marchandise. Notre cordonnier vend continuellement des chaussures, en même temps que la production avance. Pour payer les travailleurs à la fin du mois, il ne doit pas disposer de l'argent au début du mois, mais il ne peut pas non plus attendre la fin du mois, pour récupérer tout cet argent d'une vente. Il achète les différents types de matières premières à des rythmes différents. Il paye, par exemple, la facture de l'électricité chaque mois.

Il y a toutefois des contraintes évidentes pour le temps du cycle. Entre le moment d'acheter le cuir et de vendre les chaussures, il faut un temps qui est propre du procès lui-même de fabrication des chaussures. Le temps de rotation sera bien plus long pour fabriquer des locomotives que pour fabriquer des machines à laver.

Marx occupe une grande partie du deuxième livre du *Capital* pour venir à bout de ces questions, entre autres en définissant un nombre de rotations par an « en moyenne ». Pour ce qui suit, il suffit d'avoir l'idée générale de l'importance de cette vitesse de rotation, du nombre de rotations par an. Nous supposons qu'une moyenne est définie de l'une ou l'autre façon.

La question se pose, évidemment, pourquoi il y a des capitalistes qui investissent dans des sphères avec une rotation lente, étant donné que le capital « rend » davantage dans les sphères avec rotation rapide ? Quel capitaliste va dépenser son capital pour la production de locomotives alors qu'il récupère sa mise bien plus rapidement en fabriquant des machines à laver ?

C'est la même question que celle posée plus haut concernant le rapport c/v , mais la mathématique est un peu différente et nous n'insistons pas. Nous allons suivre le raisonnement de Marx concernant la relation c/v uniquement, sachant que concernant la rotation du capital, qualitativement, « pour les flamands c'est la

même chose ».

Les deux secteurs de la production capitaliste

« Les prémisses fondamentales sur lesquelles est établie la théorie de Marx sont constituées par les deux thèses suivantes. Premièrement : l'ensemble du produit d'un pays capitaliste, de même que chaque produit isolé, se compose des trois parties suivantes : 1. le capital constant ; 2. le capital variable ; 3. la survaleur. Pour qui est familier avec l'analyse du procès de production du capital donnée dans le livre premier du *Capital* de Marx, cette thèse est évidente. Deuxièmement : il est nécessaire de distinguer deux grands secteurs dans la production capitaliste ; à savoir (secteur I) la production des moyens de production, des objets qui servent à la consommation productive, c'est-à-dire qui sont consommés non par les hommes mais par le capital, et (secteur II) la production des moyens de consommation, c'est-à-dire des objets destinés à la consommation individuelle. » C'est Lénine qui le dit, dans une étude sur le capitalisme en Russie (1899).

Avec un taux de survaleur $\sigma = s/v$ donné, ainsi qu'un rapport $\tau = c/v$ donné entre les composants du capital, il y a une certaine proportion nécessaire entre les deux secteurs, dû au fait que le secteur II produit (et vend) seulement ce qui est acheté pour la consommation individuelle (les moyens de subsistance des travailleurs - v - et la consommation privée des capitalistes - une partie de s), par « le consommateur final » dans le langage de la TVA, alors que le secteur I produit uniquement pour remplacer le capital constant dans les deux secteurs. Par exemple, à la longue et en moyenne (et faisant abstraction de la circulation de l'argent), la faisabilité de l'échange dans la reproduction simple exige que les moyens de production achetés par le secteur II (qui ne fait que des moyens de consommation) soient égales aux moyens de consommation achetés par le secteur I (qui ne fait que des moyens de production), soit $I_v + I_s = II_c$.

Dans un exemple devenu célèbre, Marx montre que pour la reproduction simple, considérant le capital constant fixe inclus « petit à petit » dans le capital constant circulant, et avec $c/v = 4/1$ et $s/v = 1$, à un capital avancé de $4.000_c + 1000_v$, dans le secteur I doit correspondre un capital avancé de $2.000_c + 500_v$, dans le secteur II.²⁰

A l'intérieur du secteur II, il y a encore lieu de distinguer entre le secteur IIa : les moyens de consommation *nécessaires* pour reconstituer constamment la force de travail et le secteur IIb : les moyens de consommation *de luxe*, accessibles uniquement aux capitalistes. Toujours dans le cas de la reproduction simple, IIa est acheté par v et une partie de s alors que IIb est acheté uniquement par l'autre partie de s . Dans le même exemple de Marx, on peut montrer que, si un cinquième de la consommation du capitaliste est de luxe, alors le rapport entre IIa et IIb doit aussi être de 4 à 1, soit $1.600_c + 400_v$ et

²⁰ II *Capital* XX,2 - 49
Rosa Luxemburg utilise cet exemple.

$400_c + 100_v$, respectivement.

L'extension du raisonnement à la reproduction élargie impose d'autres contraintes. Mais l'essentiel à retenir est que chaque capitaliste individuel ne peut pas produire n'importe quoi, sous peine de ne pas pouvoir vendre.

Le taux moyen de profit

Considérons pour un moment la production à l'intérieur d'une usine automobile, avec ses différents secteurs, par exemple la tôlerie, l'assemblage, la peinture, la vente. Le rapport entre capital constant et capital variable mis en oeuvre dans chaque secteur sera différent. Voici un exemple où nous supposons un taux d'exploitation unique de $s/v = 1$ et où nous supposons $p=s$, la survalueur entièrement réalisée dans la vente.

Secteur	c + v	c	v	s	c + v + s	π
Tôle	200	190	10	10	210	0,05
Assemblage	150	130	20	20	170	0,13
Peinture	80	65	15	15	95	0,19
Vente	70	55	15	15	85	0,21
Total	500	440	60	60	560	0,12

Chaque secteur interne aura un taux de profit $\pi = p / (c+v) = s / (c+v)$ différent. Mais l'organisation de l'entreprise veille à ce que chaque secteur produise exactement la proportion nécessaire de produits et que la vente (travail improductif) soit assurée. Les actionnaires s'intéressent au profit total. Si cela requiert un investissement dans chaque secteur comme dans le tableau ci-dessus, avec le même taux de survalueur s/v mais des taux différents de c/v , de toute façon, la somme des capitaux investis (500) donne un profit total (60), et donc un taux de profit (0,12) de l'ensemble, qui intéresse les actionnaires, même si le secteur tôle, hautement technique (peu de travailleurs manipulant des presses très chères), ne donnerait « que » un taux de 0,05 à lui seul.

Dans l'ensemble de la production capitaliste, les différentes sphères de production donnent aussi lieu à un taux de profit. Prenons, à titre d'exemple, trois sphères avec le même taux d'exploitation $s/v = 1$ (et toujours avec $p = s$) mais avec des rapports c/v différents : la pétrochimie, le textile et une sphère intermédiaire.

Sphère	c + v	c	v	s	c+v+s	π
pétrochimie	950	800	150	150	1100	0,16
intermédiaire	400	300	100	100	500	0,25
textile	150	100	50	50	200	0,33
Total	1500	1200	300	300	1800	0,20

Le **taux moyen de profit** est de $300 / 1500 = 0,20$. Le taux de profit *individuel* pour chaque sphère ($\pi = s / [c + v]$) est le plus bas pour la sphère avec plus de capital (la pétrochimie, 0,16).

Pour une marchandise individuelle, le prix est évidemment le coût de production plus le profit ($[(c+v) + p]$) et si nous considérons p comme étant, par

définition même, égal au coût de production multiplié par le taux de profit, $p = (c+v) \times \pi$, alors le prix est $[(c+v) + p] = (c+v) + (c+v) \times \pi$.

Nous considérons maintenant les trois sphères comme un seul *capital* de 1500 (qui donne un taux de profit de 0,20) et nous définissons un **prix de production** pour chaque sphère comme le prix de vente avec un taux *moyen* de profit sur le capital engagé, au lieu du taux de profit individuel de la sphère :

$$\text{prix de production} = (c+v) + (c+v) \times \pi_{\text{moyen}}$$

Nous avons calculé ce prix dans l'exemple, et nous le comparons avec la valeur d'échange ($c+v+s$).

Sphère	c + v	s	π	prix pr.	c+v+s	diff.
pétrochimie	950	150	0,16	1140	1100	+40
intermédiaire	400	100	0,25	480	500	-20
textile	150	50	0,33	180	200	-20
Total	1500	300	0,20	1800	1800	

Dans la sphère de pétrochimie, on *vend au-dessus* de la valeur d'échange de la marchandise, ce qui est possible que parce que d'autres marchandises se *vendent au-dessous* de leur valeur d'échange, quoique toujours au-dessus de leur coût de production ($c+v$). La somme des prix est toujours égale à la somme des valeurs d'échange, soit 1 800. Remarquez que dans cet exemple, le taux moyen de profit est assez proche du taux de la sphère de pétrochimie, parce que cette sphère *pèse* beaucoup dans l'ensemble, à cause de la grandeur relative du capital qui y est investie (950 dans un total de 1500).

Le prix de production

Ce prix de production est une nouvelle catégorie, **une forme dans laquelle le capital industriel se métamorphose**, différente de la valeur d'échange de la marchandise produite. Pour l'acheteur de la marchandise, un autre capitaliste par exemple, c'est le prix de production qui détermine la valeur du capital-marchandise qu'il incorpore dans sa production et qui contribue à son tour au coût de production d'une autre marchandise.

En règle générale, les capitalistes des différentes sphères de production vendent leurs marchandises au prix de production et non à la valeur d'échange.

Ce n'est pas que les capitalistes soient tellement 'solidaires' au point de se répartir les profits. Cette redistribution, cette adaptation qui permet d'adapter la proportion de la production des différentes marchandises aux besoins de la consommation (et qui se fait de façon planifiée à l'intérieur d'une usine) se fait à travers les mécanismes aveugles du marché, de la concurrence.

Déjà à l'intérieur d'une sphère de production isolée,

la confrontation entre l'offre (la production) et la demande (le besoin solvable) fait monter ou descendre les prix, mais cette concurrence finit par ramener le prix au niveau de la quantité globale de travail employée, la valeur d'échange.

Pour les sphères de production différentes, la concurrence répartit le capital social entre ces sphères de production de telle manière que les prix de production dans chaque sphère sont constitués selon le taux de profit moyen.

Marx observe que « *ceci montre avec une exactitude mathématique, pourquoi les capitalistes, bien qu'ils se comportent en faux frères dans leur concurrence entre eux, constituent néanmoins une véritable franc-maçonnerie vis-à-vis de l'ensemble de la classe ouvrière* ». ²¹ Tous prétendent, proportionnellement à leur capital, à une part égale du butin commun, c'est-à-dire la survaleur totale.

Ce modèle de *taux moyen de profit* et de *prix de production* permet maintenant de calculer, par exemple, l'incidence sur le prix de production d'un changement général dans les salaires. Le prix de production sera influencé par ce changement mais l'impact sera atténué dans la sphère à haute technologie (où v pèse moins dans $c+v+s$) et accentué pour les sphères à basse

technologie (où v pèse plus).

A part le rapport c/v , d'autres circonstances vont intervenir pour déterminer le prix moyen, comme, par exemple, une rotation plus lente ou plus rapide du capital. Nous devons aussi prendre en considération les faux frais, qui peuvent être très différents selon la sphère. Le mécanisme de formation d'un taux moyen de profit est le même.

« *En pratique, tout revient à ceci : chaque circonstance rendant un capital investi plus rentable ou moins rentable qu'un autre - tous étant, dans certaines limites, considérées comme également nécessaires - intervient dans le calcul en tant que raison de compensation valable une fois pour toutes, sans qu'il soit nécessaire pour cela que les effets de la concurrence se manifestent à nouveau pour justifier tel motif ou les facteurs intervenant dans le calcul. [Le capitaliste ne voit pas] que toutes ces raisons de compensation que les capitalistes font valoir entre eux lors du calcul réciproque des prix de marchandise des différentes sphères de production signifient seulement que tous prétendent, proportionnellement à leur capital, à une part égale du butin commun, c'est-à-dire la survaleur totale.* » ²²

²¹ III Capital X - 212

²² III Capital XII.3 - 224

4. La répartition de la survaleur

Le capital marchand

Le « capital » de notre capitaliste cordonnier consiste en l'argent qu'il dépense en cuir, en électricité, en machines, etc. et en force de travail pour produire les chaussures. Ce capital-argent se transforme en capital-marchandise avec laquelle le cordonnier entame la production de chaussures. Bref, son capital passe par différentes phases :

... - A - M - ...P... - M' - A' - ...

Mais si le cordonnier, au lieu de vendre les chaussures lui-même aux consommateurs (M' - A'), les vend à un supermarché, qui les met dans ses rayons et les vend aux consommateurs, une partie du cycle se fait hors de son entreprise. Un supermarché est une entreprise qui se spécialise à vendre la marchandise d'autres capitalistes. Il n'a pas de cycle de production. Il s'introduit en quelque sorte dans le cycle des fabricants (ses fournisseurs).

D'autre part, le supermarché fait bien des bénéfices et cela paraît en contradiction avec ce que nous avons affirmé plus haut, que tout profit provient du travail ajouté dans un processus de production.

En général, il y a lieu de distinguer des entreprises qui s'occupent du capital des entreprises productrices lorsque celui-ci se promène dans la *circulation*, quand il est **capital marchand**. Ces entreprises s'occupent du *travail improductif* des entreprises industrielles.

Déjà aux temps de Marx, *les meilleurs représentants de l'économie moderne confondent effectivement le capital marchand avec le capital industriel et ignorent tout à fait ses particularités caractéristiques.*²³

Le capital marchand peut être **capital commercial** ou **capital financier**, selon qu'il s'occupe du capital-marchandise ou du capital-argent des entreprises industrielles, et le traitement est un peu différent. Un supermarché, une agence de publicité, un courtier en grains ou un secrétariat social s'occupent du capital-marchandise (la marchandise force de travail dans le cas du secrétariat social), alors que les banques et les bourses de valeurs s'occupent du capital-argent.

Le capital commercial

« *Le capital commercial n'est rien d'autre que le capital-marchandise [M] du producteur appelé à parcourir le procès de sa conversion en argent [A] et à remplir sa fonction de capital-marchandise sur le marché ; avec la différence que cette fonction, au lieu d'être une opération accessoire du producteur, apparaît maintenant comme une opération qui incombe exclusivement à une catégorie particulière de capitalistes : les commerçants, et qui constitue une affaire autonome d'investissements particuliers de capitaux.* »²⁴

Le supermarché est bel et bien une entreprise capitaliste, qui produit une marchandise particulière, un

service : vendre la marchandise d'autres capitalistes. A partir d'un capital constant (ses installations, l'électricité qu'il consomme, etc.) et un capital variable (la force de travail de son personnel), il réalise ce service. Mais il ne faut pas confondre ce capital avec celui des marchandises qu'il vend. Revenons à notre cordonnier. Quand il vendait lui-même ses chaussures, il devait réserver une partie de la survaleur pour ces faux frais, soit $c'+v'$, qu'il doit ajouter au capital industriel $c+v$ dans le cycle suivant, afin d'assurer la vente. Maintenant, il cède simplement cette partie de la survaleur au supermarché, qui va s'occuper de la tâche avec son capital (qui correspond à ce $c'+v'$, et pas du tout au $c+v$ des chaussures).

L'activité du supermarché ne crée pas de valeur. *Du moment que la vente et l'achat de marchandises ne créent ni valeur ni survaleur lorsque les capitalistes industriels s'en occupent eux-mêmes, ils n'en créeront pas davantage si d'autres personnes s'en chargent à leur place.*²⁵ Le profit que fait le supermarché a son origine dans la survaleur créée dans la production des chaussures, une valeur que le cordonnier doit céder au supermarché afin de pouvoir réaliser la survaleur dans la vente. *Si une survaleur est réalisée lors de la vente de la marchandise produite, c'est parce que cette dernière en contenait déjà.*²⁶ Le surtravail que les travailleurs du supermarché offrent gratuitement au propriétaire est à décompter du surtravail que le cordonnier n'a pas pu monnayer de ses propres travailleurs.

Dans ce raisonnement, nous avons négligé une certaine quantité de travail productif qui est quand même ajoutée par le supermarché, dont les travailleurs vont, par exemple, emballer du poisson dans des portions. Et on pourrait même dire qu'un tube de dentifrice vaut un peu plus quand il se trouve dans un rayon à portée de ma main que quand il est encore chez le fabricant, à cent kilomètres du supermarché. Il s'agit du travail incorporé à la marchandise « après coup », tardivement. Mais nous avons négligé cela dans le raisonnement, parce que ce n'est pas l'essentiel de l'activité d'un supermarché. Il faut se rendre à l'évidence qu'il y a des entreprises spécialisées à s'occuper des faux frais d'autres entreprises, des entreprises spécialisées dans le travail improductif.

S'il est vrai que le supermarché fait son profit au détriment de celui des fabricants, il reste à voir comment cela se fait, comment est décidé quelle partie revient à chacun. Afin d'élucider cela, revenons à l'exemple de l'usine automobile. Nous y avons mentionné un secteur « vente », et nous avons dit que *l'organisation de l'entreprise veille à ce que chaque secteur produise exactement la proportion nécessaire de produits et que la vente (travail improductif) soit assurée.* Dans l'ensemble de la production capitaliste, il y a aussi des *sphères improductives* et elles doivent

²³ III Capital XVI - 279

²⁴ III Capital XVI - 282 - nous soulignons

²⁵ III Capital XVII - 292

²⁶ III Capital XVI - 291

simplement être ajoutées aux autres pour déterminer le taux moyen de profit. Le profit du supermarché sera alors déterminé proportionnellement au capital engagé (ce $c+v$ et non le capital marchandise qui passe par ses rayons), avec le taux moyen de profit. La part du profit que les fabricants doivent céder au supermarché est déterminé par le rapport des capitaux mis en oeuvre. Ici aussi, *les marchandises ne sont pas échangées simplement en tant que telles mais en tant que produits de capitaux.*²⁷

L'intérêt pour la lutte des travailleurs de distinguer cette catégorie spéciale d'entreprises, le capital commercial, réside dans le rapport qu'il a avec le capital industriel. N'oublions pas que la répartition des dépenses ne se fait pas comme à l'intérieur d'une usine, où l'organisation *veille à ce que la vente soit assurée*, mais par le jeu anarchique de la concurrence.

Le fait que le supermarché obtienne son profit de la survaleur créée dans la production industrielle ne veut pas dire qu'il est à la merci de ce producteur industriel qui voudrait bien lui céder une partie de la survaleur. Si la base de la répartition du bénéfice est le taux moyen de profit, une chaîne mondiale de supermarchés pourra utiliser son pouvoir monopolistique pour imposer des prix aux producteurs, souvent moins organisés, au-delà de la proportion indiquée par le taux de profit moyen. Lors des mobilisations à Bruxelles en juin 2008, les agriculteurs accusaient les supermarchés d'être les responsables de la baisse du pouvoir d'achat des ménages parce qu'ils « prenaient trop de marge » et les transporteurs voulaient récupérer la hausse du prix du carburant sur les consommateurs.

La répartition du profit selon le taux moyen de profit est la règle, autour de laquelle va se faire la répartition réelle dans la jungle de la production capitaliste. Mais « *les capitalistes, bien qu'ils se comportent en faux frères dans leur concurrence entre eux, constituent néanmoins une véritable franc-maçonnerie vis-à-vis de l'ensemble de la classe ouvrière* ». ²⁸

Le capital financier

Notre capitaliste cordonnier ne doit pas nécessairement acheter de la matière première et payer les salaires au moment même où il vend les chaussures. Il a alors de l'argent dont il n'a pas besoin *en ce moment*. Mais peut-être que son ami le boulanger a besoin d'acheter du blé, et n'a pas encore reçu l'argent pour la vente du pain. Le cordonnier peut alors prêter cet argent au boulanger. D'autre part, le moment où le cordonnier doit acheter une nouvelle machine à coudre, il a besoin en un moment d'une importante somme d'argent, qu'il ne pourra que rembourser petit à petit au fur et à mesure qu'il fabrique des chaussures.

Dans l'ensemble de la société, il y a du capital-argent (A) qui circule sur une échelle infiniment plus importante que les arrangements entre notre cordonnier et son ami boulanger. Et il y a des entreprises

spécialisées pour s'en occuper, les banques. Les banques n'achètent ni ne vendent de l'argent. Avec quoi d'ailleurs, avec de l'argent ? L'argent n'est pas une marchandise (M). Les banques *s'occupent de l'argent des autres*. Et leur profit doit aussi venir de la production du capital industriel. L'attribution du profit ne se fait toutefois pas de la même façon qu'avec le capital commercial.

Un banquier a 100.000 €, dont il ne sait quoi faire. Il les cède à un industriel qui les utilise pour la fabrication de chaussures et obtient de ce fait 120.000 € après un an, le taux de profit étant 20%. A la fin de l'année, le banquier demande à l'industriel de lui rendre l'argent, « qui est devenu 120.000 € » dit-il. Mais l'industriel répond qu'il a reçu 100.000 € et qu'il rend donc 100.000 €. Ils finissent par se mettre d'accord que l'industriel n'aurait pas pu obtenir le profit de 20.000 € sans l'apport de l'argent du banquier, mais que d'autre part, le banquier non plus n'aurait vu son patrimoine augmenter sans le concours du procès de fabrication des chaussures. Combien l'industriel doit-il rendre au banquier ? De toute façon une somme entre 100.000 et 120.000. Mais combien ? 105.000, 110.000, 115.000 ?

*La part du profit que le capitaliste actif paie au capitaliste financier s'appelle **intérêt** et n'est donc rien d'autre qu'une appellation, une rubrique particulière pour une partie du profit que le capitaliste actif doit payer au propriétaire du capital, au lieu de la mettre dans sa poche.*²⁹

Le capital financier ne participe pas, comme le capital commercial, à la formation d'un taux moyen de profit. Dans l'ensemble de la société, le taux d'intérêt doit nécessairement être en dessous du taux moyen de profit (en dessous de 20% dans l'exemple ci-dessus). Sinon, le capital industriel perdrait sa raison d'être, et entraînerait dans sa ruine le capital financier lui-même. Tout au plus peut-on déterminer un taux d'intérêt moyen « après coup », en prenant la moyenne sur une certaine période. C'est cette moyenne, le « taux de marché », qui peut alors servir, par exemple, pour formuler des contrats de loyer ou dirimer des conflits en justice.

Le taux d'intérêt est tout simplement le résultat de l'offre et de la demande.
--

Mais dans cette jungle de conflits d'intérêts, les groupes les plus puissants parviennent à imposer leur point de vue, et un des instruments pour le faire est le « taux directeur » défini par les banques centrales des grandes zones monétaires (€, \$, £, ¥), en dehors de tout contrôle démocratique, où même les parlements n'ont rien à dire.

Tout cela n'empêche pas que les banques ont leur propre capital constant et capital variable pour gérer cette masse d'argent, ainsi que de la survaleur que les travailleurs des banques offrent gratuitement aux banquiers. Mais ce capital propre des institutions

²⁷ III Capital X - 191

²⁸ III Capital X - 212

²⁹ III Capital XXI - 8

bancaires n'a aucune mesure avec la quantité d'argent des autres qu'ils gèrent (le capital financier).

Les « bourses » gèrent un type particulier de capital argent, les actions, obligations, etc., un capital « *qui existe simplement sous forme de titre sur des parts à venir de survaleur ou de profit* »³⁰.

La rente foncière

La valeur d'échange de la marchandise est constituée par le travail objectivé en elle. Le minerai de fer dans les entrailles de la terre, une chute d'eau où on pourrait installer une centrale hydroélectrique, une forêt vierge ou le pétrole inexploré n'a donc aucune valeur d'échange, pas plus que l'air que nous respirons. Et pourtant...

Revenons un peu aux temps de Marx, où un capitaliste tisserand X installe son usine sur un terrain avec une chute d'eaux qui permet d'actionner ses machines, alors qu'un tisserand Y ne dispose pas de cet avantage et doit utiliser une machine à vapeur et consommer du charbon. Le prix de production par mètre de tissu (c+v+p) sera déterminé par le travail *socialement* nécessaire pour les fabriquer, y compris le travail objectivé dans les machines à vapeur utilisées par une partie des tisserands et dans le charbon pour les alimenter, ainsi que le travail pour faire fonctionner ces machines à vapeur. Notre tisserand X ne doit pas acheter du charbon et aura donc un coût de production *individuel* par mètre de tissu (c_i+v_i) plus bas que la moyenne et un profit plus élevé (un sur-profit), égal à $p_i = (c+v+p) - (c_i+v_i)$. Le tisserand Y aura un coût individuel plus élevé que la moyenne et un profit plus bas.

La richesse naturelle de la chute d'eau ne devrait avoir aucune valeur, mais le développement historique des relations sociales, surtout dans le féodalisme et après dans le développement capitaliste, a mené à ce que ces richesses ont un propriétaire. Ce propriétaire peut alors mettre cette chute d'eau à disposition du tisserand X moyennant une rémunération. Il va exiger du tisserand une partie du sur-profit, tout comme dans le cas où un capitaliste financier prête de l'argent à un industriel moyennant rémunération, un intérêt, une partie du profit réalisé par le capitaliste. Nous appelons cette rémunération **la rente foncière**.

Le terme vient du temps où le féodalisme s'est transformé petit à petit en capitalisme et la propriété de la terre en source de revenu capitaliste dans l'agriculture. Mais *au lieu d'agriculture, on pourrait parler de mines, les lois étant les mêmes*.³¹ Aujourd'hui encore, la propriété des ressources de la nature, sans valeur d'échange mais avec un prix extrêmement important (la forêt amazonienne, les mines de cobalt, les cours d'eau en Bolivie ou en Palestine, les hydrocarbures déclarés 'richesse continentale' par Bush), est décidée par la confrontation entre différentes forces sociales, éventuellement par des guerres terribles. La lutte pour la réforme agraire avec le cri de

« la terre à ceux qui la travaillent » est une expression de ces confrontations.

Nous pouvons comparer la rente foncière avec un intérêt. Dans les deux cas, il s'agit d'une survaleur à répartir entre un « propriétaire » et un « industriel », avec la différence toutefois que la base sur laquelle se définit un « taux », n'est pas établie d'avance ici. La richesse naturelle ne contient aucun travail incorporé, n'a donc pas de valeur d'échange. Elle n'est ni capital-argent ni capital-marchandise mais elle a un prix, imposé par cette relation sociale de 'propriétaire'. Ce prix de la soi-disant richesse est maintenant déterminé par la *valeur d'usage potentielle*, comme ressource pour le capitaliste industriel qui s'en occupe. On peut lui fixer un « prix » en procédant à l'inverse, en considérant quel serait le capital qui donnerait le même intérêt que la rente foncière de la 'propriété'.

Le tisserand X va attribuer le sur-profit à la possession de la chute d'eau et il va revendiquer cela comme propriétaire du terrain, alors qu'en réalité le sur-profit vient d'une survaleur plus grande récoltée de ses travailleurs. Il va considérer que la chute d'eau a une valeur d'échange. Cette fausse valeur d'échange va être comptabilisée dans les échanges entre capitalistes, dans les prix.

Marx s'est intéressé surtout au cas où des terres différentes avaient un rendement agricole différent, et il parle dans ce cas de *rente foncière différentielle*. Il donne l'exemple des pampas argentines,³² qui jusqu'à nos jours sont une source immense de rente différentielle, le rendement de la culture du soja y étant bien supérieur que ce rendement aux Etats-Unis. La lutte concernant la taxation du soja est d'une certaine façon la lutte pour cette rente foncière différentielle.

*Les véritables agriculteurs sont des salariés employés par un capitaliste, le fermier, qui ne considère l'agriculture que comme un champ d'action particulier du capital, comme un investissement de son capital dans une sphère de production particulière. Ce capitaliste fermier paye au propriétaire foncier annuellement une somme d'argent fixée par contrat, la rente foncière. [...] Les trois classes qui constituent le cadre de la société moderne sont ici rassemblées et se font face: ouvrier salarié, capitaliste industriel et propriétaire foncier.*³³

* * *

La répartition du profit (la survaleur réalisée) en différents composants (ce qu'empoche le capitaliste industriel ou commercial, l'intérêt et la rente foncière) mène évidemment à des conflits d'intérêts entre différents secteurs de la classe capitaliste. Il suffit de penser aux péripéties boursières ou aux guerres pour le pétrole. Il est important toutefois de se rappeler que seul la survaleur, le travail non payé du travailleur, est en dernière instance source de richesse pour n'importe quel capitaliste. Le profit du capitaliste industriel, le profit du marchand, l'intérêt et la rente foncière ne

³⁰ III Capital XV,3 - 266

³¹ III Capital XXXVII - 8

³² III Capital XLIII - 113

³³ III Capital XXXVII - 11

peuvent que se partager cette survaleur. « *Ce qui règle le principe de la demande est essentiellement conditionné par les rapports des différentes classes entre elles et par leur position économique respective ; donc d'abord le rapport de la survaleur totale au salaire et ensuite le rapport entre les diverses fractions en lesquelles se décompose la survaleur (profit, intérêt, rente foncière, impôts, etc.). Nous constatons à nouveau que rien ne peut être expliqué d'une façon absolue par le rapport entre l'offre et la demande, si on n'a pas montré sur quelle base ce rapport entre en jeu.* »³⁴

La concentration de capital

Dans « le jeu aveugle de la concurrence », la taille d'une entreprise a beaucoup d'importance. Les capitalistes s'acharment à maintenir leur taux de profit, et de ce fait, sont menés à développer la productivité, c'est-à-dire, de mettre en oeuvre des techniques plus modernes, de « remplacer des travailleurs par des machines », d'augmenter c par rapport à v . Les grandes entreprises peuvent répartir le coût de ces innovations sur une production plus grande, et courent donc avec un avantage. La chasse au profit mène à ce que les gros poissons mangent les petits, que le capital se concentre en peu de mains.

A l'époque de Marx, la « libre concurrence » entre capitalistes avec des ressources relativement modestes, était considéré comme « une loi de la nature » qui allait « faire baisser les prix » et faire le bonheur des consommateurs des moyens de subsistance (les travailleurs).

Marx a démontré par son analyse théorique et historique du capitalisme « *que la libre concurrence engendre la concentration de la production, laquelle, arrivée à un certain degré de développement, conduit au monopole.* » Quand Lénine faisait cette observation dans son fameux texte sur l'impérialisme (1917), « *le monopole était devenu un fait* ».

En soi, cette concentration est une grande avancée pour l'humanité. Dans le même livre, Lénine ajoute : « *Le capitalisme, arrivé à son stade impérialiste, conduit aux portes de la socialisation intégrale de la production; il entraîne en quelque sorte les capitalistes, en dépit de leur volonté et sans qu'ils en aient conscience, vers un nouvel ordre social, intermédiaire entre l'entière liberté de la concurrence et la socialisation intégrale.* »

Le problème est que cette concentration va de pair avec une concentration de la propriété privée de moyens de production de plus en plus vaste, en de moins en moins de mains. La concentration devient un avantage indiscutable au moment où la classe prolétaire prend le pouvoir, mais seulement alors.

Aujourd'hui nous assistons à l'accélération vertigineuse de cette concentration de capital. Le chiffre d'affaire annuel des 5 premières compagnies pétrolières est égal à deux fois toute la richesse produite par an en Belgique. Il suffit d'ouvrir le journal

n'importe quel jour pour se rendre compte des « fusions », des « absorptions ». Ces « restructurations », avec leur séquelle de licenciements, diminuent le capital variable total, et donc la survaleur si le degré d'exploitation (s/v) reste le même. Et afin de garder le taux de profit, ces restructurations sont accompagnées invariablement d'attaques aux acquis des travailleurs, d'augmentation du taux d'exploitation.

L'oligarchie financière

La concentration du capital *financier* (qui s'occupe de l'argent des autres) est l'expression la plus forte de ce parasitisme (vivre du travail des autres) qui accompagne la concentration de la *production* dans des unités de plus en plus grandes. NYSE Euronext, Inc. s'occupe du capital industriel des autres, « côté en bourse ». L'entreprise est née de la fusion des bourses de Bruxelles, d'Amsterdam et de Paris en 2000, suivie par le rachat de bourses de Londres et de Portugal en 2002 et finalement par la fusion avec le New York Stock Exchange (NYSE) en 2007. Elle gère l'équivalent de 15.000 milliards d'euros, bien plus que toute la richesse produite en un an aux Etats-Unis ou dans toute l'Europe. Chez Euroclear, une force de travail de 3700 personnes « s'occupe » de faire circuler des titres de propriété. Par ses mains passent 300.000 milliards d'euros par an en capital financier des autres, les banques qui font appel à cette institution, et qui en sont propriétaire conjointement. Euronext n'a qu'un seul concurrent, Clearstream, qui a fait l'objet d'un scandale : elle gérait une « caisse noire », entre autres pour gérer des pots de vin payés à des politiciens français. Mais l'affaire a été classée sans suite, par prescription des délais de procédure.

Le leitmotiv de la politique d'Attac est de dénoncer ce parasitisme en glorifiant le capital industriel. Rappelons toutefois que la richesse naît uniquement dans la production et que le capital financier tire son bénéfice uniquement de la partie de la survaleur que le capital industriel lui cède. La concentration du capital financier en peu de mains n'y change rien.

La concentration du capital financier et sa fusion - sa communauté d'intérêts - avec le capital industriel a toutefois ses conséquences dans le sens que cela donne lieu à une oligarchie financière qui exerce un contrôle sur tout le processus de production capitaliste. Face à la décision de Renault de fermer l'usine belge de Vilvorde, l'Etat belge se déclare impuissant de faire quoi que ce soit. En fait, les Etats sont au service de cette oligarchie, qui décide, par exemple, de la politique financière des banques centrales sans aucune intervention des parlements.

Cette relation nécessaire avec le capital industriel se manifeste de temps en temps avec l'éclatement de « bulles financières », la dernière en date étant celle des « sub-primes ». Quand un travailleur veut acheter une maison pour y vivre avec sa famille, il demande à une banque de lui prêter de quoi payer le vendeur de la maison, ce que la banque fait moyennant un

³⁴ III Capital X - 197

compromis de l'acheteur de rembourser la somme en autant d'années, majorée d'un intérêt, et moyennant l'astuce juridique que la banque redevient propriétaire de la maison quand l'acheteur ne paye pas les primes (un prêt hypothécaire). Le taux d'intérêt est supérieur à ce que la banque paye au capitaliste qui lui a confié son argent, et la différence dépend de l'offre et la demande. Si la banque dispose de beaucoup d'argent qu'elle cherche à rentabiliser, le taux diminue afin d'attirer des candidats pour un prêt. Les candidats doivent être solvables, avoir de quoi payer tous les mois, mais une banque qui veut absolument « placer » de l'argent peut être amenée à prêter aussi à des acheteurs de maison moins solvables, avec un risque accrue, moyennant une augmentation du taux d'intérêt hypothécaire. Ce sont les prêts « sub-prime », à des primes moins solvables. La banque a une certaine marge pour gérer des cas de client insolvable, quand elle doit vendre la

maison dont elle redevient propriétaire pour récupérer son argent. Mais quand ces travailleurs perdent leur emploi, quand l'économie réelle du capital industriel ne parvient plus à mettre tous ces travailleurs face à des machines, cette situation de prêtant insolvable se généralise - de toute façon un drame pour les travailleurs acheteurs de maison mais dont la banque s'en fiche - et il y a tout à coup une quantité de maisons en vente sur le marché, dont les prix baissent étant donné qu'il n'y a plus d'acheteurs. Dans ce cas, une petite banque qui s'est engagée dans beaucoup de sub-primes a un problème. Elle sera vite *absorbée* par une grande, à prix de faillite. Et si une grande banque a un tel problème, l'Etat interviendra pour la sauver aux frais des contribuables, étant donné que sa faillite menacerait « le système ». La crise s'étend sur tout le système capitaliste.

5. Les limites du système

La loi de la baisse tendancielle du taux de profit

Le profit du capitaliste vient toujours de la survaleur. Nous avons vu que, pour une relation déterminée c/v entre le capital constant et le capital variable le taux de profit est proportionnel à p/v , ce qui représente le taux d'exploitation s/v si nous faisons abstraction de la différence entre profit et survaleur (si nous négligeons les faux frais).³⁵ Le même raisonnement est valable pour le *taux moyen de profit* qui est aussi un reflet du taux d'exploitation, du taux de survaleur $\sigma = s/v$. Si ce taux de survaleur est le même pour les différentes sphères, le taux moyen de profit est aussi proportionnel à ce taux de survaleur commun. Mais l'influence de la composition du capital, de c/v , sera maintenant déterminée par c_{total} / v_{total} . Si nous supposons toujours que toute la marchandise se vend à la valeur d'échange (et qu'il n'y a donc pas de faux-frais), alors $p_{total} = s_{total}$ et, comme dans le cas d'une sphère de production isolée :

$$\pi_{moyen} = s_{total} / (c_{total} + v_{total}) = \sigma / [\tau + 1]$$

Pour un certain degré d'exploitation (σ), le *taux moyen de profit* dépend de la relation τ entre *l'ensemble* du capital constant et *l'ensemble* du capital variable. Si la proportion de capital constant augmente, le profit diminue.

Nous avons signalé plus haut la *loi générale de l'accumulation capitaliste*, la logique de la production capitaliste qui pousse à augmenter la productivité, à « remplacer des travailleurs par des machines ». Le rapport c_{total} / v_{total} tend à augmenter, ce qui a comme conséquence que le *taux moyen de profit* tend à baisser. C'est une loi fondamentale de la production capitaliste, la **loi de la baisse tendancielle du taux de profit**.

La loi de la paupérisation constante

Marx a étudié cette tendance du point de vue historique et, surtout, il en a tiré une conclusion dramatique pour la classe ouvrière.

Il peut arriver dans une certaine région ou zone économique que, face à l'élargissement du capital constant et son besoin de travailleurs pour le faire fonctionner, la quantité de travailleurs commence à manquer, ce qui aura pour effet l'augmentation des salaires (du niveau de vie des travailleurs) par la loi de l'offre et la demande de cette 'marchandise' qu'est la force de travail. C'était le cas en Belgique, les premières années après la guerre.

Mais c'est surtout l'inverse qui est vrai : un 'besoin' de force de travail de plus en plus réduit pour faire marcher le capital constant mène à une surpopulation de travailleurs, une 'armée de réserve' dans la classe ouvrière. C'est le cas du « chômage structurel » qui a fait son apparition un peu partout en Europe à partir des

années 70. D'autre part, pour essayer de maintenir quand même son taux de profit, le capitaliste va faire tout le possible pour augmenter s/v , l'exploitation. Invariablement, cela fait baisser les salaires, c'est-à-dire, augmenter le paupérisme.

C'est la **loi de la paupérisation croissante** sous le mode de production capitaliste. « *L'accumulation de richesse à un pôle signifie donc en même temps à l'autre pôle une accumulation de misère, de torture à la tâche, d'esclavage, d'ignorance, de brutalité et de dégradation morale pour la classe dont le produit propre est, d'emblée, capital.* »³⁶

A bas les machines ?

Ce que nous connaissons aujourd'hui comme « restructuration » avec le licenciement de milliers de travailleurs, ce « remplacement de travailleurs par des machines », est aussi vieux que l'introduction elle-même des machines dans la production capitaliste. Au début du 19^{ème} siècle en Angleterre, la réaction du mouvement ouvrier, connu comme les Luddites, était de détruire systématiquement les métiers à tisser à vapeur. Ce n'est que bien plus tard que les travailleurs ont commencé à comprendre que ce n'était pas l'augmentation de la productivité qui était la cause de cette paupérisation, mais bien le fait *que le capitaliste accapare ces avantages indiscutables*.

Si le taux d'exploitation reste invariable, et les travailleurs produisent la même quantité de marchandise en un temps plus court (la valeur d'échange diminue - le prix baisse), grâce à la machine, c'est $(v + s)$ qui se raccourcit en maintenant le pouvoir d'achat, c'est à dire, une diminution globale du temps de travail alors que les travailleurs disposent toujours de la même quantité de biens. C'est le sens de la lutte pour « les huit heures » (de travail par jour, avec le même salaire), qui est devenu le mot d'ordre central des luttes à la fin du 19^{ème} siècle. C'est le sens de l'exigence formulée par Trotsky dans le Programme de Transition : échelle mobile du temps de travail, sans diminution de salaire. Cette « solution » ne satisfait toutefois pas le capitaliste, qui va défendre bec et ongles son taux de profit.

Et la loi de la baisse tendancielle du taux de profit reste implacable. La question qui se pose (déjà aux contemporains de Marx) est plutôt : *comment expliquer que cette baisse n'ait pas été plus importante et plus rapide ? Il a fallu que jouent des influences contraires qui contrecarrent et suppriment l'effet de la loi générale et lui confèrent simplement le caractère d'une tendance.*³⁷

Les influences contraires à la baisse tendancielle du taux de profit

Certains aspects propres de la production capitaliste vont freiner un peu le déclin. L'augmentation de la

³⁵ Voir *Le taux de profit*, p. 12

³⁶ I Capital XXIII.4 - 724

³⁷ III Capital XIV - 245

productivité fait qu'un même nombre de travailleurs (le même capital variable v) peut transformer une plus grande quantité de marchandise. Mais cette plus grande *quantité* ne représente pas une augmentation dans les mêmes proportions de la *valeur* de ces marchandises, parce que le prix des marchandises a aussi baissé grâce à l'augmentation de la productivité dans leur fabrication. Cela atténue donc l'effet de la loi.

Il peut y avoir des perfectionnements qui augmentent la productivité (et donc la survaleur relative) sans exiger beaucoup de capital constant. C'est le cas (cité par Marx) de l'agriculteur qui met en pratique des conseils d'agronomes, sans pour autant acheter des machines.

Rappelons aussi le cas de notre capitaliste cordonnier qui introduit une innovation technologique et augmente ainsi momentanément *son* profit et même son *taux* de profit, avant que l'innovation ne se généralise. L'influence de l'augmentation de c/v ne s'est pas encore manifestée dans le *taux moyen* de profit. C'est une *influence contraire* qui est évidemment *passagère*, mais entre-temps, dans la mesure où de telles situations ne cessent de se répéter, elles ont un certain effet global de freiner le déclin du *taux moyen* de profit.

Dans le même sens, les capitalistes vont essayer de mettre au travail les travailleurs exclus de leurs usines de haute productivité (haut c/v) vers des secteurs où il y a encore un *taux* de profit spécifique plus haut (moins de c/v). Dans la mesure où ces derniers secteurs participent dans la formation du *taux moyen* de profit, ils vont le faire augmenter. C'est toutefois aussi, comme dans le cas de notre cordonnier, une solution *passagère*, qui disparaît quand ces autres secteurs sont aussi touchés par la hausse de la productivité.

Finalement, il ne restera au capitaliste d'autre moyen de contrecarrer le déclin du *taux* de profit que celui d'augmenter l'exploitation, d'augmenter le profit par unité de capital variable, d'augmenter p/v . Il ne s'agit pas seulement d'un capitaliste qui essaye individuellement de payer un travailleur en dessous de la valeur de la force de travail. Comme l'inverse (payer plus) arrive rarement, la répétition de cette pratique est aussi une cause qui contrecarre la loi. Mais à la longue, il s'agit d'augmenter le profit par unité de force de travail pour l'ensemble de la classe, de baisser le niveau de vie des travailleurs. Et ici, c'est la lutte de classes qui décidera en dernière instance.

Marx citait déjà, comme exemple d'augmentation de p/v , *l'introduction massive du travail des femmes et des enfants parce que la famille toute entière est obligée de fournir au capital une quantité de surtravail plus grande que précédemment, même si la somme totale du salaire qu'elle reçoit augmente, ce qui n'est du reste nullement la règle générale.*³⁸ De nos jours, un exemple frappant est la « *diminution des charges patronales* ». On augmente p/v en diminuant v , ce terme étant constitué non seulement du salaire brut,

mais de tout ce que le patron doit dépenser pour la force de travail, y compris les charges décrites comme « *patronales* ».

Voyons un peu comment cela se présente dans la pratique.

La chasse aux chômeurs

En remplaçant des travailleurs par des machines, que font les capitalistes avec ces travailleurs qui ne trouvent plus leur place dans les usines, les chômeurs ? Tout d'abord, les chômeurs doivent continuer à contribuer à *l'offre* de force de travail, afin d'éviter que le prix augmente. C'est la raison de la *chasse aux chômeurs*, y compris toute la panoplie idéologique de culpabiliser le chômeur pour son exclusion des usines. D'autre part, il faut trouver comment extraire quand-même de la survaleur de ces travailleurs. C'est la raison des ALE et autres « *cheques service* ». Bref, puisqu'on paye le chômeur pour ne rien faire, mieux vaut qu'il aille tondre le gazon dans le jardin du riche, sans pour autant avoir à le payer au-delà de son « *allocation* » de chômage. *Il se crée de nouvelles branches de production destinées surtout à la consommation de luxe, qui prennent précisément pour base cette population en surnombre relatif,*³⁹ des branches qui pour un certain temps seront encore à faible c/v .

Une autre astuce consiste à déduire en partie les frais pour maintenir ce chômeur en vie, de la force de travail payée à son « *cohabitant* ». L'*allocation* de chômage est réduite pour le cohabitant.

La délocalisation

*L'extension du commerce extérieur, qui était la base du mode de production capitaliste à ces débuts, en est devenue le résultat, à mesure que progressait la production capitaliste en raison de la nécessité inhérente à ce mode de production de disposer d'un marché toujours plus étendu.*⁴⁰

Le commerce avec les « *pays sous-développés* » permet de retarder la chute du *taux moyen* de profit, en fournissant de la matière première bon marché, en ouvrant un marché à la production des pays développés et par la délocalisation d'entreprises. Ces trois échelons auront une importance différente selon la région et selon l'évolution historique.

La production capitaliste elle-même est née en grande partie sur la base du pillage des pays d'outre-mer. Ces pays, au fur et à mesure qu'ils se sont développés, sont devenus un *marché* pour la production toujours plus abondante des pays métropolitains. Les pays riches pouvaient vendre des locomotives fabriquées avec une haute technologie (haut c/v) aux pays pauvres, qui à leur tour vendaient des T-shirts fabriqués avec beaucoup de main d'œuvre (bas c/v) aux pays riches. Cet échange permettait d'éviter la chute du *taux moyen* de profit, grâce à la contribution du *taux élevé* des pays pauvres, tout en

³⁸ III Capital XIV - 246

³⁹ III Capital XIV - 249

⁴⁰ III Capital XIV - 250

garantissant le profit dans les pays riches en dépit du fait que leur taux de profit propre avait baissé fortement. C'est un peu comme notre capitaliste cordonnier innovateur qui pouvait faire du profit en vendant sur un marché où ses concurrents n'avaient pas encore adopté la technologie.

Que les différents pays restent dans leur « rôle », est évidemment un enjeu des luttes pour l'indépendance des colonies et des luttes de libération nationale. Mais même au-delà de cet aspect, le moment vient, comme dans le cas de notre cordonnier innovateur, où un capitaliste voudra aussi étendre l'innovation technologique à la production dans les pays pauvres.

Volkswagen do Brasil Ltda produit des voitures au Brésil depuis 1953 et Shanghai Volkswagen Automotive Co., Ltd. en Chine depuis 1985. Actuellement, il n'y a pas de semaine qui passe sans annoncer quelque part une « délocalisation » d'une entreprise, avec sa séquelle de licenciements. Ces déplacements géographiques de capital répondent au besoin de résister à la chute du taux de profit. Non seulement la force de travail (l'ensemble des moyens de subsistance disponible aux travailleurs) y vaut moins, mais où aussi le capital constant (le travail incorporé dans les matières premières, dans les installations) y est moins cher. Pour fabriquer une voiture en Chine, VW y dispose non seulement de la force de travail suffisamment formée mais aussi d'électricité, de bâtiments, d'infrastructure de moindre coût.

La première usine automobile qui s'y aventure a l'avantage de ses coûts de production plus bas (aussi bien de capital constant que de capital variable), sans que cela se répercute totalement sur le prix des voitures, étant donné que le prix de vente est encore déterminé par le coût de production de l'ensemble. Au fur et à mesure que tous les constructeurs fabriquent des voitures en Chine, l'avantage disparaît, et reste alors la différence de degré d'exploitation entre la fabrication en Chine et celle en Allemagne.

Cette dernière limite s'est manifestée avec éloquence en mars 2008 par la grève des 13.000 travailleurs de l'usine Dacia du groupe Renault en Roumanie, où est fabriquée la Logan, la voiture à bas prix.

La sous-traitance

Une entreprise comme VW peut « déléguer » une partie du processus de production à une autre entreprise, en « sous-traitance ». Pour fabriquer ses voitures, elle achète, par exemple, les sièges comme « matière première » à un autre capitaliste. Toutefois, il y a une relation spéciale entre les deux capitalistes, qui n'est pas symétrique. Même si le producteur de sièges peut éventuellement aussi produire des sièges pour d'autres constructeurs automobile, il est étroitement lié à son « client ». C'est VW - et pas la loi anarchique de la concurrence - qui décide, jusqu'à l'unité près, combien de sièges doivent être livrés et à quel moment précis. C'est VW qui contrôle « la demande » de sièges dans une large mesure.

Cette organisation de la production par sous-traitance, et souvent encore avec des sous-traitances des sous-traitances, a beaucoup d'avantages pour l'entreprise en haut de la chaîne. Par son poids économique, VW peut imposer des conditions de flexibilité et de prix. Cela veut dire que VW achète les sièges en dessous du prix de production, en dessous de la valeur qui serait déterminée par le taux moyen de profit.

D'autre part, les travailleurs sont ainsi dispersés dans des unités de production bien plus petites, ce qui permet d'augmenter le degré d'exploitation. VW peut se permettre, par exemple, de respecter strictement les lois de travail pour ses travailleurs, mais faire nettoyer les bureaux en sous-traitance, par une entreprise qui emploie de la main d'œuvre en noir.

La sous-traitance peut être vue comme une forme particulière actuelle de la concentration du capital. Au lieu de profiter de sa position de grande entreprise pour en *absorber* une petite, VW fait rentrer celle-ci dans son giron d'une autre façon. La grande entreprise exerce un contrôle sur l'ensemble de la production, bien au-delà du volume de son propre capital. Le taux moyen de profit cesse de contrôler la répartition de la survalueur engendrée, et cela au profit du grand capital. VW s'approprie d'une partie de la survalueur générée par les travailleurs qui font les sièges.

Marx et Engels pensaient qu'une concentration de capitaux de plus en plus avancée allait être accompagnée de la concentration toujours plus avancée du prolétariat *dans les usines*. « *Les auteurs du Manifeste se représentaient de façon trop rectiligne le processus de liquidation des classes intermédiaires sous la forme d'une prolétarianisation totale de l'artisanat, du petit commerce et de la paysannerie.* » Au contraire, « *la politique consciente de l'Etat bourgeois vise depuis longtemps à conserver artificiellement les couches petites bourgeoises. Le développement de la technique et la rationalisation de la grande production, tout en engendrant un chômage organique, freinent, à l'opposé, la prolétarianisation de la petite bourgeoisie.* » Déjà en 1935, quand Trotsky formulait ce commentaire sur le Manifeste Communiste, « *les classes moyennes, dont le Manifeste prévoit de façon si catégorique la disparition, constituent, même dans un pays aussi industrialisé que l'Allemagne, à peu près la moitié de la population.* »

Actuellement, il y a plus de 900.000 entreprises en Belgique (qui n'a que 10 millions d'habitants) et on en crée environ 200 nouvelles par jour, dont beaucoup font faillite après peu de temps.⁴¹ Cette pléiade de petits capitalistes doivent se chercher une place au soleil et sont, de ce fait, broyés entre les travailleurs qu'ils doivent exploiter dans des conditions extrêmes et leurs commanditaires des monopoles.

En Belgique, 40% des transporteurs ne disposent que d'un seul camion, 35% en ont deux. On y retrouve le travailleur qui s'est laissé convaincre par le discours

⁴¹ Le Soir 02.01.2007

libéral qu'il peut aussi devenir « son propre patron » et qui a acheté son camion. Il travaille maintenant en sous-traitance pour un des gros transporteurs. Ces derniers, par exemple, n'ont pas de problème avec la hausse des prix pétroliers, qu'ils répercutent sur leurs clients en facturant une « surcharge mazout » de 5 à 7 %. Mais aucune surcharge n'est tolérée venant du petit patron sous-traitant, qui restera maintenant 10 heures par jour derrière son volant afin de « rester compétitif », étant donné qu'entre-temps, le gros transporteur a déjà installé sa filiale dans un pays de l'Est, qui se chargera du transport international sur les mêmes routes que notre petit camionneur mais avec des chauffeurs payés en Roumanie au salaire de la Roumanie.

Les grandes entreprises comme celle de Putilov au moment de la révolution d'octobre 1917 en Russie, avec 30.000 de travailleurs, n'existent plus. Mais une entreprise comme VW parvient à s'approprier de la survaleur de bien plus de 30.000 travailleurs, sans avoir à les ressembler et ne laissant que quelques miettes aux patrons intermédiaires, la « petite bourgeoisie ».

Dans la lutte de classes, cette petite bourgeoisie jouera un rôle très important. Nous l'avons vu lors de la mobilisation des camionneurs (les « petits ») à Bruxelles en mai 2008. Tantôt elle servira pour briser les grèves et la solidarité des travailleurs, tantôt elle se rebelle contre son « client » qui ne lui laisse pas assez de marge.

La délocalisation en sens inverse

Il y a toutefois des secteurs de l'activité qui ne se prêtent pas à la délocalisation. Le nettoyage des bureaux de l'Administration européenne doit être fait à Bruxelles. On ne peut pas délocaliser les supermarchés, les Quick et autres Mc Donald. La récolte des fruits dans la région de Tongres ne peut pas se faire en Chine. La main d'œuvre pour construire des bâtiments doit travailler dans nos pays. Dans ce cas, il y a un autre moyen pour contrecarrer la chute tendancielle du taux de profit : la « délocalisation » en sens in-verse.

Au lieu de délocaliser les machines de la Belgique au Maroc, on délocalise les travailleurs du Maroc en Belgique. Le capitaliste parvient ainsi à utiliser la force de travail moins chère du Maroc pour faire tourner ses moyens de production en Belgique.

Il y a toutefois deux conditions pour que cela fonctionne.

1. Tout d'abord, il faut que ces travailleurs du Maroc continuent à travailler dans les conditions de travail du Maroc et avec le niveau de vie des travailleurs dans leur pays d'origine.

2. D'autre part, il faut que les « frais généraux » pour mettre à disposition cette force de travail (la formation, l'éducation depuis la naissance jusqu'à l'âge de travailler, le coût de maintenir en vie ceux qui sont trop vieux pour travailler,...) soit le plus possible à charge du pays d'origine.

Toute la politique de migration des pays comme la

Belgique, la France, l'Allemagne, etc. sert à garantir ces deux conditions, nécessaires pour que le capitalisme continue encore à fonctionner. Les « sans-papiers » sont actuellement une nécessité du capitalisme. Il doit y avoir des travailleurs illégaux pour que le système continue à fonctionner, pour contrecarrer la chute du taux de profit.

Il s'agit du « *développement du capital humain et mobilité de la main-d'œuvre : maximiser les opportunités et minimiser les risques* », qui faisait l'objet du premier Forum global sur la migration et le développement (FMMD), organisé en juillet 2007 par les Nations Unies à Bruxelles, avec plus de 800 délégués, originaires de 156 Etats Membres de l'ONU (www.gfmd-fmmd.org/).

La globalisation

Avec le développement des communications et des transports, *le monde entier* est devenu une seule zone économique avec des interactions qui excluent tout développement « autarchique » de l'une ou l'autre région. C'est une des caractéristiques signalées par Lénine comme propre au développement de la « phase suprême du capitalisme », l'impérialisme. C'est la **globalisation**, l'extension sur le *globe* entier des relations de production et d'échange. Nous en avons déjà signalé les conséquences pour les causes qui contrecarrent la loi de la baisse tendancielle du taux de profit (avec les délocalisations).

A l'époque de l'Union Soviétique, Staline défendait la théorie qu'un développement d'un nouveau mode de production était possible dans un seul pays, le « socialisme dans un seul pays », alors que Lénine et Trotsky insistaient sur le fait qu'il n'y avait plus qu'une seule économie mondiale, globale, et qu'à la longue, il était impossible de changer le mode de production, si ce n'était à l'échelle mondiale. La crise de l'économie capitaliste des années 70 a finalement eu raison aussi de l'économie des pays de l'Est, ce qui a conduit, lamentablement, à la restauration du capitalisme dans ces pays.

D'autre part, il est essentiel d'avoir dans le pays de production un régime juridique qui permet de rapatrier la survaleur, de faire de sorte que la survaleur extraite revienne finalement dans les mains des actionnaires, des capitalistes propriétaires qui, eux aussi, pensent à échelle mondiale. C'est la raison pour laquelle la restauration du capitalisme dans les pays de l'Est était une nécessité absolue pour exploiter cette ressource de la globalisation.

La globalisation de l'économie fait partie de cette tendance à la socialisation intégrale de la production qui « *entraîne en quelque sorte les capitalistes, en dépit de leur volonté et sans qu'ils en aient conscience, vers un nouvel ordre social, intermédiaire entre l'entière liberté de la concurrence et la socialisation intégrale* ». Cela n'a pas de sens d'être contre la globalisation, pas plus que d'être contre l'introduction des machines dans la production. Le problème n'est pas la globalisation, le problème est à qui elle profite. Le mouvement « anti-

globalisation » cache d'une certaine façon une fausse idéologie comme si « un autre monde est possible » sans que ce soit un monde socialiste.

Les contradictions internes de la production capitaliste

La recherche constante de l'augmentation de la productivité est une loi du mode de production capitaliste, qui a fini par imposer cette façon d'organiser la production de richesse dans la société sur le féodalisme, partout sur le globe. Mais ce progrès, qui en un premier moment a pu amener plus de bien-être pour l'ensemble de la société, a finalement montré ces limites d'une façon dramatique, aussi pour l'ensemble de la population mondiale. La « hausse des prix alimentaires », qui condamne jour après jours d'autres millions d'êtres humains à la faim, n'est que la manifestation récente d'une tendance depuis près d'un siècle, qui corrobore cette affirmation de Trotsky que « les forces productives de l'humanité ont cessé de croître ».

Selon Trotsky, « *Les questions de la concurrence, de la concentration des richesses et des monopoles conduisent naturellement à la question de savoir si, à notre époque, la théorie économique de Marx n'a plus qu'un intérêt historique - comme par exemple la théorie d'Adam Smith - ou si elle est toujours d'actualité. Le critère qui permet de répondre à cette question est simple : si la théorie permet d'apprécier correctement le cours du développement économique et de prévoir l'avenir mieux que les autres théories, alors elle reste la théorie la plus avancée de notre temps, même si elle date d'un bon nombre d'années.* »⁴²

Aujourd'hui, nous ne pouvons que constater que l'analyse de Marx - faite à une époque où le capitalisme était encore progressiste, par rapport au mode de production qu'il remplaçait - prévoyait que finalement, le mode de production capitaliste devait mal tourner.

Toute augmentation de la productivité, toute innovation technologique, est accaparée par la propriété privée des moyens de production. *Il arrive un moment où il y a surproduction absolue de capital, c'est à dire, que le capital augmenté $C + \Delta C$ ne produira pas plus de profit ou même en produit moins que le capital C avant qu'il ne s'accroisse de ΔC . (...) Il devrait dans tous les cas y avoir mise en sommeil d'une partie de l'ancien capital*⁴³. (...) *C'est la concurrence qui*

*déciderait quelle portion cette mise en sommeil affecterait particulièrement. Tant que tout va bien, la concurrence, on l'a vu dans la péréquation du taux de profit général, joue pratiquement le rôle d'une amicale de la classe capitaliste : celle ci se répartit collectivement le butin commun proportionnellement à la mise de chacun. Mais dès qu'il ne s'agit plus de partager les bénéfices mais les pertes, chacun cherche autant que possible à réduire sa quote-part et à la mettre sur le dos du voisin. Pour la classe capitaliste, la perte est inévitable. Mais savoir quelle part chaque individu en supportera, si même il doit en prendre sa part, c'est alors affaire de force et de ruse, et la concurrence se mue en combat de frères ennemis.*⁴⁴

On ne produit pas trop de substances proportionnellement à la population existante. Au contraire. On en produit trop peu pour satisfaire décentement et humainement la masse de la population.

On ne produit pas trop de moyens de production pour occuper la fraction de la population apte au travail. Au contraire. (...) On produit périodiquement trop de moyens de travail et de subsistances pour pouvoir les faire fonctionner comme moyens d'exploitation des ouvriers à un certain taux de profit. (...)

*On ne produit pas trop de richesse, mais on produit périodiquement trop de richesse sous ses formes capitalistes, contradictoires.*⁴⁵

*Si le mode de production capitaliste est un moyen historique de développer la force productive matérielle et de créer le marché mondial correspondant, il représente en même temps une contradiction permanente entre cette tâche historique et les rapports de production sociaux qui lui correspondent.*⁴⁶

Dans le développement des forces productives, le mode de production capitaliste trouve une limite qui n'a rien à voir avec la production de la richesse en soi ; et cette limitation bien particulière témoigne du caractère limité et purement historique, transitoire, du système de production capitaliste, (...) qui entre en conflit avec le développement de la production de la richesse à une certaine étape de l'évolution.⁴⁷

266).

⁴⁴ III Capital XV,3 - 264-266

⁴⁵ III Capital XV,3 - 270

⁴⁶ III Capital XV,2 - 263

⁴⁷ III Capital XV,1 - 255

⁴² Trotsky, *Le marxisme et notre époque* - avril 1939 - (<http://www.marxistsfr.org/francais/trotsky/oeuvres/1939/04/lt193904.htm>)

⁴³ C'est-à-dire, des usines qui travaillent 'au-dessous de leur capacité', ou qui tout simplement doivent fermer leurs portes. Seront particulièrement atteintes, les valeurs boursières, un capital qui existe simplement sous forme de titre sur des parts à venir de survalueur ou de profit (III Capital XV,3 -

Table des matières

Introduction	2
1. L'exploitation capitaliste.....	3
Le « système »	3
L'échange.....	3
Le prix des marchandises.....	4
La valeur ajoutée	4
La valeur d'échange	4
Le prix de la marchandise « force de travail ».....	4
La production capitaliste.....	5
La valeur d'usage	5
Capital constant et capital variable	6
La survaleur	6
L'exploitation capitaliste.....	6
2. La chasse au profit.....	7
Un exemple.....	7
Survaleur absolue et survaleur relative.....	7
La force productive du travail.....	8
Un capitaliste cordonnier innovateur	8
Le capitalisme tend à « remplacer les travailleurs par des machines »	9
La composition organique du capital.....	9
La consommation du capitaliste	10
La croissance du capital : la reproduction	10
3. L'ensemble de la production capitaliste.....	12
Les métamorphoses du capital.....	12
Le travail improductif	12
Prix et valeur d'échange	12
Le profit	13
Le taux de profit	13
Time is money	14
Le taux annuel de survaleur.....	14
Les deux secteurs de la production capitaliste.....	15
Le taux moyen de profit.....	16
Le prix de production	16
4. La répartition de la survaleur.....	18
Le capital marchand.....	18
Le capital commercial	18
Le capital financier	19
La rente foncière	20
La concentration de capital	21
L'oligarchie financière	21
5. Les limites du système.....	23
La loi de la baisse tendancielle du taux de profit.....	23
La loi de la paupérisation constante.....	23
A bas les machines ?.....	23
Les influences contraires à la baisse tendancielle du taux de profit.....	23
La globalisation	26
Les contradictions internes de la production capitaliste	27